

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

*L'immense abandon des plages*  
Suivi de *Matins de couvre-feu* : une écriture libératrice?

Par  
Mylène Durand

Département de littératures et de langues modernes  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en Études françaises  
option création littéraire.

Juin 2007

Copyright, Mylène Durand, 2007.



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

*L'immense abandon des plages*  
Suivi de *Matins de couvre-feu* : une écriture libératrice?

Présenté par :

Mylène Durand

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Dupuis  
Président rapporteur

Catherine Mavrikakis  
Directeur de recherche

Christiane Ndiaye  
Codirectrice

Louise Dupré  
Membre du jury

## SOMMAIRE

La première partie de ce mémoire est un récit poétique qui s'intitule *L'immense abandon des plages*. Trois voix narratives distinctes s'y entremêlent : celle d'Élisabeth, aînée d'une famille de trois enfants originaire des Îles-de-la-Madeleine, qui quitte ces îles pour Montréal, où elle espère se libérer du poids du deuil de la mère qui hante sa famille. Il y a également la voix de Claire, la cadette, qui écrit des lettres à sa sœur lointaine. Demeurée aux îles, Claire, plus lyrique, est déchirée entre la beauté et la férocité des îles. La troisième voix, plus floue, plus irréelle, est celle, spectrale, de la mer, ou la mère morte. Celle-ci est plus poétique, plus près des éléments : elle est comme le vent, elle s'infiltre partout dans le récit et semble en hanter chaque page. Le vent et la mer, entre autres éléments, sont très importants dans le récit. Ils sont prépondérants, et agissent comme des moteurs sur les personnages, positivement ou négativement. Ce récit met en scène les ruines des souvenirs des personnages, qui s'effilochent avec le temps, comme les îles semblent elles aussi destinées à disparaître.

La seconde partie, *Matins de couvre-feu* : une écriture libératrice?, étudie les rapports entre littérature et liberté dans *Matins de couvre-feu*, de l'écrivaine africaine Tanella Boni. La narratrice, enfermée dans sa demeure durant neuf mois, tente de reconstruire son histoire personnelle, familiale et collective, à la lumière de lettres ou carnets qu'elle reçoit d'autres personnages. Tous enfermés, les personnages principaux se réfugient dans l'écriture, là où ils peuvent réfléchir et arriver à mieux se comprendre. L'écriture leur sert donc d'arme, d'une certaine façon : c'est la seule manière qu'ils ont

de s'exprimer, de se libérer, de s'évader. Plus précisément, la narratrice nous plonge dans un univers de femmes : l'auteure, Tanella Boni, fait partie d'une génération d'écrivaines qui cherchent à briser le silence dont plusieurs sont victimes. Dans un monde en pleine destruction, prendre la parole, écrire, réfléchir, sont tous des pas vers une reconstruction, vers la nouvelle naissance d'un peuple qui a soif de liberté.

## ABSTRACT

The first part of this master is a poetic story that is entitled *L'immense abandon des plages*. Three different narrative voices mingle: the voice of Elisabeth, older daughter of a family of three children born in the Magdalen Islands. Elisabeth leaves the islands for Montreal, where she hopes to free herself from the obsession of her dead mother. There is also the voice of Claire, the younger sister, who writes letters to her distant sister. She remained in the islands, and is more lyrical, but still tear up between the beauty and ferocity of the islands. The third voice, more vague, fuzzy, is the spectre voice of the sea, or the dead mother. This voice is very poetic, closer to the elements: it is like the wind, always infiltrating everywhere in the novel, haunting every page. The wind and the sea, among other elements, are very important; they seem to dominate the story. They have an effect on the characters; they are motivating them, positively or negatively. In this story the ruins of the character's memories fray, like the islands, whose fate seems to be disappearance.

The second part, *Matins de couvre-feu : une écriture libératrice?*, studies the connections between writing and freedom in the novel *Matins de couvre-feu*, by African writer Tanella Boni. The narrator of this novel, who is locked in her house for nine months, tries to reconstruct her personal, family, and collective history, from the letters or notebooks that she received from other characters. All locked up, the principal characters find shelter in writing, where they can think, where they can understand themselves. Writing is, to them, like a weapon: it is the only way they have left to express themselves, to free themselves. More precisely, the author, Tanella Boni, is part of a generation of feminine writers who are trying to break the silence a lot of women suffer from. In a world of destruction, beginning to speak, to write, to think, are first steps to reconstruction, to a newborn nation, who is thirsty for freedom.

Mots clés: *Matins de couvre-feu*, Tanella Boni, liberté, écriture, femmes

Key words : *Matins de couvre-feu*, Tanella Boni, freedom, writing, women

*Table des matières*

Sommaire .....	iii
Abstract .....	iv
Table des matières .....	vi
Remerciements .....	vii
<i>L'immense abandon des plages</i> .....	1
<i>Matins de couvre-feu : une écriture libératrice?</i> .....	77
Bibliographie .....	102

Merci à Catherine Mavrikakis et Christiane Ndiaye,  
pour leur présence, leurs conseils,  
et surtout, pour avoir cru en moi

Merci à ma petite sœur, Caroline, pour l'idée, l'éclair, l'inspiration



*L'immense abandon des plages*

In all the lonely landscape round  
I see no sight and hear no sound,  
Except the wind that far away  
Comes sighing o'er the healthy sea.

Emily Brontë, «The sun has set, and the long grass now», *Poèmes*.

Parfois je revois l'enfant triste que j'étais dans la véranda, pareille à un navire imaginaire.

Marie Uguay, *Journal*.

Sur les deux rives fume mon enfance  
Sable et marais mémoire fade  
Que hante le cri rauque  
D'oiseaux imaginaires châtiés par le vent

Anne Hébert, «Paysage», *Œuvre poétique 1950-1990*

*La beauté des îles. Sa fraîcheur. Cette impression, parfois très nette, que toutes les îles nous appartiennent, que toute cette eau nous parle. Que devant les yeux chavirés a lieu quelque magie lointaine. Tous les yeux sont bleus, toutes les peaux sont salées, tous les cheveux sont mêlés. Bouffées répétées de ce vent délicieux. Le sel se dépose fougueusement sur chaque langue. Le vent est en nous.*

*Ici, c'est le commencement du monde, où la terre et le ciel s'entremêlent. Les vagues sont toujours les premières, les vents tournent autour des îles, captivés, prisonniers. Il y a aussi les enfants. Ils lancent des cailloux dans l'eau, comme autant de souvenirs lourds qui, silencieux, s'enfoncent dans les profondeurs. Les cailloux font quelques remous, puis coulent silencieusement jusqu'au fond. Il ne reste plus rien : rien que l'haleine âcre de la mer, le souffle infatigable du vent un peu fou.*

*Ici, le vent est puissant. Il balaie, s'excite, déferle, bouscule, fracasse. Aux Îles-de-la-Madeleine, la brise est extrême. Surtout à Bassin, île du Havre-Aubert. Le vent siffle à travers la brume du matin. Il est toujours là, jour et nuit, avec les habitants et avec la mer, portant leurs souffles emmêlés. Il prend les habitants à la gorge. S'enroule autour de leurs cheveux, s'immisce sous leurs manteaux, fait virevolter tout ce qu'il trouve sur son passage brusque. Il faut se cacher, se serrer les uns contre les autres, se cramponner à n'importe quoi. Il faudrait pouvoir ancrer les pieds dans la terre rouge. Mais elle se fendrait. Il faut être solide, aux îles. Tous ces oiseaux, contre les récifs rassurants.*

*Ici, il y a le torrent. La clameur des eaux. La violence des vagues entre elles. La mer peut être dangereuse. Elle fonce, sans regarder qui risque de se noyer. Elle peut bondir à n'importe quel moment. Parfois, l'eau monte très haut. Elle semble prête à tout*

*envahir, tout engloutir. Les falaises sont éminentes, comme autant de remparts rassurants. Mais jamais la mer n'est effrayée. Elle continue d'ébranler les falaises, elle cogne, et cogne encore, inlassable.*

\*\*

3 septembre 19...

Élisabeth,

Je me souviens de ce matin-là. L'air frais, la fin de l'été. Comme une apparition, tu es arrivée dans la cuisine, je riais avec Julien. Nous avons arrêté de rire, et nous t'avons regardée te diriger vers la fenêtre du salon. Tu as longtemps fixé la mer, les maisons, les bateaux, l'église de Bassin, austère et simple, veillant tranquillement sur nous. Cette église me rassure, peut-être te rassurait-elle aussi. Tu posais ton dernier regard sur ce paysage familial. Papa était parti, très tôt, on ne savait où. Nous avons commencé à déjeuner seuls, les trois enfants, comme d'habitude. Tu levais la tête, tu espérais qu'il arrive. Tu étais impatiente. Puis, sa silhouette au loin. Il est entré. Avec lui des feuilles, du sable, du vent. Dans ses mains, du poisson. Il s'est assis à la table, à sa place, et nous nous sommes un peu calmés. Nous avons mangé, souri, soupiré, les yeux humides. Je me souviens, j'ai pensé à La Cène, à notre Cène, notre dernier repas ensemble, j'ai eu peur, mais je n'ai rien dit. Au traversier, Julien et moi avons plissé des yeux pour apercevoir ta silhouette jusqu'à ce qu'elle disparaisse au loin. Tu n'es plus là, désormais. Assise dans la cuisine, seule, je sens le vent qui se lève, tout autour de moi,

herculéen, balayant la terre, les quelques arbres, se cognant sur les fenêtres. Je sursaute, j'ai fermé toutes les portes, je les ai verrouillées, j'ai fermé aussi les fenêtres, tiré les rideaux. Je me suis barricadée, mais le vent continue à entrer et son sifflement strident me perce les oreilles. On ne peut échapper aux vents.

C'est comme la mer qui joint la berge, puis qui s'en sépare presque aussitôt. C'est une rupture. Une séparation toujours douloureuse. Élisabeth, mon phare, mon phare submergé. Le vent est partout dans mes oreilles, dans ma tête et dans mes yeux.

Le mois de septembre s'étire, comme se sont lentement effilés les mois précédents. Le temps est long. La maison est vide. J'entends mille échos qui n'existent plus. Je revois les cheveux épars de maman, partout sur son oreiller, l'empreinte de son corps, dans le lit, à sa place. Emma qui défait ce lit, devant mes yeux figés. Elle fait une boule avec les draps, elle lave la chambre.

Elle efface toutes les traces.

Je sens son regard désolé, sur moi. Elle ne dit pas un seul mot. Elle se dépêche. Un courant d'air la fait frissonner. Je la vois trembler. Moi, je suis imperturbable, le vent n'arrive pas à m'ébranler. J'ai attaché mes cheveux. Quelques petites mèches virevoltent. Mes mains sont jointes. Elles sont toutes rouges, je serre si fort. Je hurle. Emma ferme la fenêtre. Elle pose sa main sur ma tête quelques instants. Je ne bouge pas. Je me souviens de tant de choses. Je vais marcher pour que ces souvenirs se dissipent. Je vois les falaises, au loin, mais je n'y vais pas. Je vais marcher dans les bois. Je n'aime plus ces falaises maudites. Elles ont tué ma mère.

Claire

\*\*

*L'onde attirante. Comme un appel muet. L'emprise de la mer, féroce, mais subtile. Elle brille, se reflète sur la peau ambrée. Chuchotements. Les corps comme possédés, transportés par un vent complice. Tous ces vents, dans les yeux. Contre les corps. Il faut toujours offrir une résistance, il faut se battre pour avancer. Au loin, l'étendue paraît vivante, pleine de formes; elle se jette contre les falaises, renverse les petits bateaux. Fait dévier les oiseaux de leur trajectoire. Au dessus du précipice, vertiges. Le corps bascule. Bruits sourds. Les vagues claquent si fort, on dirait qu'elles hurlent. Il n'y a plus rien d'autre que ce gouffre fascinant. Les îles sont là, dans cette violence des courants. Dans le bruit sourd et inoubliable de la chute des vagues. L'écume s'accumule au bord des falaises qui semblent vulnérables. Aucun bouclier, aucune fortification à laquelle se cramponner. Impossible arrimage. Les seuls témoins : quelques brins d'herbes, l'air fané, presque gris, presque morts. La terre rouge, comme si elle était tachée de sang. Du sang. Le cœur qui palpite devant les vagues, affamées.*

*Et le déséquilibre. Une seconde, si minime, à peine perceptible. L'eau et le ciel se confondent. L'éclat soudain de l'eau, la brillance des vagues. Éclats, chatoiements. La poitrine gonflée de la respiration de la mer. À peine un gémissement. Peut-être dans cette exhalaison finale quelque consolation. Puis un silence. Une seconde. Légèreté absolue. C'est la sensation qu'ont les oiseaux.*

*Le corps qui flanche, qui vole, un seul instant. Le dernier.*

\*\*

C'est exactement ce dont j'avais envie. Voir de nouveaux visages. Des gens qui ne me connaissent pas. Qui ne savent pas. J'avais soif de regards neufs. Un besoin presque extrême de ne plus apercevoir la mort dans les yeux des autres. La mort.

Je n'ai plus envie de voir la mer. Elle prend toute la place. Il fallait que je m'éloigne. Maintenant, le vide. Immense. Je ne savais pas. Tout, ici, m'est étranger. Même moi. Il n'y a que les fantômes qui me sont familiers. Le spectre de ma mère. Je sais. Il erre, dans les limbes, ce lieu où on n'est ni vivant ni mort. L'enfer de Dante. Tombeau ultime, d'où son fantôme peut encore me tourmenter. Désormais, ni elle ni moi ne sommes tranquilles.

Les longues nuits transparentes. Je visite moi-même les limbes. Et ce désordre, dans la chambre. La vie étudiante, dès l'aube, bourdonnements, je sais. Ma lumière est toujours éteinte. Mon corps, inerte, sur le petit lit. Respirations. J'écoute. Je me consume. La vie des autres. Mouvements quotidiens, partout autour. J'aime cette musique. Je m'endors, au petit matin, comme on meurt, dans un souffle.

Et je rêve. Au loin, une femme. Son corps, penché. Le bord de la falaise. Si près. Rien que la regarder donne le vertige. C'est horrifiant. Ma respiration, difficile. C'est moi qui suis horrifiée. C'est ma bouche qui s'ouvre, ma gorge qui se serre, ma voix qui tente de s'extirper de mon corps. Il faudrait hurler, pour qu'elle me regarde, ne fût-ce qu'un instant. Un seul. Mais j'étouffe.

Souvent, elle se tient là, au bord du gouffre. Elle reçoit le vent salin en plein visage, porte son regard le plus loin possible. Ses longs cheveux au vent puis : elle est disparue. Tombée. Je suis pétrifiée, complètement, aussi raide que ces damnées falaises.

lointaine. Il est trop tard. Mon œil, brillant, alerte. Mon œil qui brûle, qui guette toujours le corps envolé, mais qui ne voit que le grès rouge. Que la lumière aveuglante du soleil qui se reflète tranquillement sur l'eau.

Je suis à Montréal.

Mon visage, défait dans le vieux miroir de la chambre. J'écris mon nom sur des morceaux de papiers. Un court moment : je ne sais plus qui je suis. Au-dehors, cris de joie. Je voudrais dormir. J'imagine un bateau, calme, qui glisserait doucement, sur la nuit, sur des eaux incertaines. D'un bleu si foncé qu'elles semblent noires.

Élisabeth, je m'appelle Élisabeth Langford, c'est moi. Et je suis loin, loin de toi.

\*\*

10 octobre 19...

Élisabeth, ma sœur,

Tu ne réponds pas. Tu es loin, je sais que tu essaies d'oublier maman. Peut-être y arrives-tu. Mais moi, je suis celle qui est restée, tu comprends? Je suis ici, entourée de toute cette eau débordante, assaillie par ce vent piquant comme le plus acéré des couteaux. Pourquoi le vent doit-il être si fort, ici? On dit qu'ailleurs, il est plus doux. À Montréal, par exemple. Est-ce vrai? Il fait bon, dans cette ville dont on dit qu'elle est si vivante, où tout va à un rythme effréné? Au moins là n'as-tu plus peur de la folie des éléments. As-tu le temps de penser, de penser à nous ? J'imagine Montréal, une ville remplie, une ville où il y a un bruit constant, et une multitude de visages, tous étrangers.



remplie, une ville où il y a un bruit constant, et une multitude de visages, tous étrangers. J'ai peur de te perdre, parmi eux. Je suis loin, je suis au bout du monde. Et ici, ça continue : les rafales nous attaquent, nous sommes en opposition constante et nous perdons. Les portes et les fenêtres s'ouvrent, laissent entrer tous les vents, le sable, les brindilles, je hais cette lamentation démesurée. Notre maison, orange, comme le coucher du soleil, qui rappelle le grès rouge des falaises, cette maison qui craque, les mots qui restent pris dans toutes les gorges. Même les oiseaux que maman aimait tant observer sont pris dans la tourmente. Ils s'envolent, tournoient, et atterrissent un peu partout, l'air perdu, l'aile brisée. Ils semblent morts. Mais ils se relèvent. Reprennent leur envol. Ils sont forts.

Je crois que je suis comme elle, comme maman, et que je n'aime pas vraiment les îles. Elle est née ici, mais elle portait le poids de lointains parents naufragés. L'a-t-elle senti, qu'elle n'appartenait pas à cette virulence des eaux? Je suis née ici aussi, au bord de la mer, mais je suffoque. L'eau se rabat sur moi. Est-ce que j'ai toujours eu peur de me noyer? Je sais que c'est beau, ici, que c'est unique. Mais les îles s'effacent, Élisabeth, elles vont mourir, elles seront englouties par la mer, par les eaux violentes, toujours inassouviées, de plus en plus voraces. Elles ont besoin de corps, de nos corps pour aller rejoindre ces algues mortes depuis des centaines d'années, qui s'enroulent autour des bras, des jambes, et entrent dans la bouche. Je frissonne. Le vent est froid.

Claire

\*\*

*Il faut se méfier de l'eau immobile du matin. Les rayons du soleil traversent l'épaisseur de la mer. Ils meurent, à peine se sont-ils aventurés trop loin. Sous elle, un monde grouillant de vies, de morts.*

*Les gens ont cherché. Cette histoire est connue, aux îles. Elle s'ajoute à de nombreux contes et légendes. Cette fois, les villageois abandonnèrent leurs occupations. Après avoir entendu les premiers cris, ils se jetèrent, en groupe, dans la mer. Audacieux hommes. Ils se dispersèrent, vite comme l'éclair. Ils bravaient les flots, dans un silence étonnant. Parfois, ils criaient. Mais leurs hurlements se perdaient en chemin, et personne ne les entendait. On ne trouvait rien, on ne voyait rien. Coquillages, méduses, collés aux jambes. Plus haut, grimpés sur des rochers, trois petits enfants pétrifiés. Ils suivaient des yeux les va-et-vient incessants des hommes et femmes qui traquaient la mer. Qui semblaient la violer, à force de la pénétrer, armés de bâtons. À force de la transpercer d'innombrables fois. Sur leurs visages durs, des yeux plissés, l'urgence. Le combat contre les vagues roides avait commencé. Les villageois étaient mal à l'aise. Troublés. Ils sentaient la présence des enfants transis. Comme des spectres tourmentés. Alors ils redoublaient d'ardeur.*

*Les traces de pas dans le sable mouillé s'effaçaient immédiatement. Si certains d'entre eux se retournaient, ils constataient qu'il n'y avait plus rien, plus une trace d'eux. Aucun vestige de leur récent passage. Plus ils avançaient, plus ils étaient perdus, comme témoins de leur propre disparition. La panique, dans les gestes. Les vagues arrivaient, fonceuses, décidées, bouscullaient les villageois exténués. Ils étaient encore là, lorsque la nuit noire s'installa. Presque invisibles. Pourtant c'était fini.*

*Les voix des habitants. Elles grondent. Même sous l'eau, on peut les entendre. Elles sont plus floues, peut-être. Elles disaient : « On ne pourra jamais la retrouver, la mer l'a prise ». Puis une voix juvénile. Une petite fille a bougé. Elle s'est avancée. Pareille à la mer. Aussi forte : « Elle est pas tombée. Elle s'est jetée. » Elle restait là, avec dans le visage un tranquille épuisement. Autour d'elle, on s'affolait. « Elle est tombée. Répète, répète, elle est tombée. » La petite fille aux yeux bleu-gris fixait l'eau. Elle cherchait encore, comme sous l'effet d'un vieux réflexe. Regard embué. Elle ne voyait plus. Il n'y avait que son faible reflet renversé, déformé. Mille morceaux, sur mille vagues qui semblaient toujours s'entredétruire.*

*Aujourd'hui, la petite fille n'est plus sur l'île. L'éclat du soleil, projeté sur l'océan ardent, ne brille plus dans ses yeux.*

**\*\***

Chaque matin, je cherche la mer dans mon regard. Je me précipite au miroir, pour rencontrer des yeux plissés, hagards, et tout mon visage comme figé. Hantises. La mer a tout pris, il n'y a dans mes yeux que du gris. Le bleu ne s'y trouve plus. Il a été effacé.

Dehors, la neige tombe doucement. Autant de gens que de flocons. Où est la blancheur de la neige? Ma respiration immodérée. Je pose la main sur ma poitrine. Autour de moi, mouvements, effusions, accrochages. Mais ils ne m'atteignent pas. Je marche parmi la foule, je suis là, mais on ne me voit pas. J'avance, comme dans une bulle de verre, enroulée dans mon immense foulard multicolore. C'est Emma qui l'a fait. Emma, qui habitait près de chez nous. Qui remontait la route. Vers la maison orange. Ici

tout est terne, où sont passées les couleurs mirobolantes des îles? Il n'y a que le noir absurde des nuits paniquées. Il n'y a que ce bouillonnement en moi, cette plaie cuisante qui me semble impossible à dompter.

J'ai l'impression de venir d'un autre monde. Un monde qui se serait écroulé. Dont je serais la seule survivante. Comme si la mer avait détruit les îles, petit à petit, en grugeant lentement sa terre effritée, rouge, en en avalant les morceaux, jusqu'à ce que toutes les terres disparaissent. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques oiseaux égarés.

Je lis. À la bibliothèque, dans les cafés, au salon, dans la petite chambre. J'aime la poésie. Je lis quelques lignes, quelques mots, qui entrent en moi et, telles les vagues, se déposent quelque part au fond de moi. J'écris, aussi. Je barbouille, je marque tous les papiers que je vois. Je note des impressions. Des souvenirs. Je n'oublie pas la mer acharnée, je n'oublie pas son odeur, sa couleur changeante. Les rafales, impressionnantes, qui rapportent toujours quelque chose. Des voleuses. Elles profanent le fond des eaux, ramènent leurs trésors. Moi aussi j'ai parfois des envies folles de descendre, de plonger même, dans le *Tombeau des rois*. Et d'y demeurer.

Encore la vie tout autour, qui tente de me ramener à la réalité. L'écho de voix juvéniles, dans le couloir. Frôlent ma porte. N'entrent pas.

Une amie, peut-être. Chloé, ma voisine. Qui me fait rire. Pleine d'énergie. Elle parle sans arrêt, remplit le silence que je creuse entre nous. Moi, presque muette. Pareille à mon petit frère, au bout du monde, qui a perdu la voix comme on perd la vie. J'écris. Ce sont les seuls mots qui me conviennent. Raturés cent fois, déchirés, illisibles. Ils sont partout : sur mes murs, mon bureau, dans mon sac. Certains se retrouvent dans mon lit. Ils sont là. Autour de moi. Comme une bonne couverture chaude. Je peux créer. Créer la

mer, les îles. Je peux m'imaginer être là, nue, seule. Sur une plage d'été brûlante. Me perdre dans l'eau rafraîchissante.

Je peux dire : ma mère est tombée, comme le font toutes ces voix dans ma tête. Je peux aussi écrire en toutes lettres : elle a sauté.

\*\*

22 octobre 19...

Élisabeth,

Notre père déambule comme un corps sans esprit et notre frère a perdu la voix. Tous les soirs, longtemps après que le soleil a disparu, ils reviennent, d'un pas lourd, qui s'enfonce dans la terre pourpre, et entrent dans la maison comme on entre à l'église : précautionneusement. C'est la peur. Le silence. Une fois à l'intérieur, ils bougent à peine, ils sont plus spectres encore que maman. Pâles, éreintés, silencieux. Ils ne me voient pas. Comme si je n'étais pas là, comme si j'étais morte. Je n'arrive plus à décider si c'est moi qui suis un fantôme ou bien si c'est eux. Nous semblons tous morts, sans le savoir. Mais pourtant, non ! Je suis là, je suis vivante, je respire ce vent siliceux.

J'ai relu les lettres. Toutes nos lettres. Les miennes, nombreuses, sans fin, répétitives, avec quelques envolées lyriques. Et les tiennes, petits papiers froissés, ton écriture minuscule, qui s'efface presque. Ce sont ces mots, griffonnés, microscopiques, que je pourrais croire avoir imaginé, qui brisent pourtant ce silence morbide qui s'est logé dans la maison.

Les pages 12 à 15 sont inexistantes dans ce mémoire.

Dans cette pièce il m'a toujours semblé être dans le frisson tiède des chambres, comme dit Nelligan, où tous les objets parfument comme des reliques.

J'ouvre les yeux. Je tends le bras, attrape une feuille, un crayon, et écris mon rêve. Je me dépêche, je dois l'écrire avant qu'il ne s'efface, comme les pas dans le sable disparaissent dès que les vagues les frôlent.

\*\*

*Le gel difficile des vagues. Elles n'aiment pas se faire capturer, elles sont bien trop sauvages. Elles se battent sans relâche. Parfois elles gagnent. L'hiver ne les laisse pas tranquilles. Les bateaux ne font plus corps avec elles. Tout tend à se figer, elles ne peuvent plus s'élever, elles sont contraintes à se cogner dans la glace. Certaines d'entre elles arrivent à empêcher le gel tout l'hiver. Furie impérissable.*

*Mais la plupart du temps, tout devient dur, certains habitants se risquent, marchent sur cette glace sous laquelle se déroule une lutte éternelle. Ces vagues attendent. Le vent ne peut plus se faufiler entre elles, il ne peut que se diriger directement, avec toute sa force, sur les îles, sur les habitants, et colorer leurs visages, paralyser leurs membres. Les îles sont captives. Toutes blanches, comme prises dans un tourbillon incontrôlable. Tous attendent, patientent jusqu'au dégel.*

*Mais l'océan n'est pas complètement immobile.*

*Sa surface est figée, mais sous elle, s'affole un autre monde.*

*La mer est peuplée d'âmes. Elles errent, muettes, sombres. Il y a toutes sortes d'âmes ; celles des disparus. Accidentés, suicidés, morts, fous. La mer les garde avec*

**Les pages 17 à 19 sont inexistantes**



Que les îles sont vouées à la perte, que leur disparition est prévue. Que les vagues ont vu le mal en ma mère. Leurs yeux, braqués sur moi. Ils voient ce mal, perpétué en moi.

La serveuse me verse encore du café. Je tremble comme une feuille. J'ai envie d'une détonation ultime. Devant moi, les feuilles, les livres. Encore des mots. Me concentrer. C'est impossible. Je suis enchaînée, comme une prisonnière, avec ce sceau, indélébile. Je suis condamnée. Aucune déflagration ne pourra me contenter.

Tous ces rêves maléfiques, toutes ces visites impromptues des fantômes des naufragés, des suicides, des meurtres dans la mer m'empêchent de dormir. Où est la petite sirène? Les cauchemars ne s'envolent pas. Ils ne me laissent plus tranquille. Je voudrais pouvoir les cracher à la mer, pour qu'elle en fasse ce qu'elle veut. Qu'elle les broie, les déchire, les laisse mourir au fond d'elle. Mais ils s'accrochent à moi comme à une bouée, et m'entraînent avec eux. Demeurer à la surface. Il le faut. C'est un combat. À mort.

Je m'assois sur mon lit, je n'ose me coucher. Je pose mes mains sur la douillette. Je pense à celle de ma mère. Je reste là. Je revois les bateaux, je voudrais voguer sur la mer et respirer tranquillement, profondément, son parfum familial. Mais je ne peux pas. Je ne dois pas dormir. Je n'en peux plus de sentir cette présence, celle de la morte, tout près de moi. Que me veux-tu? Qu'est-ce que je dois faire? Je ne sais pas. J'ai écrit et recopié : que dois-je faire? Et je ne sais toujours pas. J'ai l'impression que le combat contre la destruction puis la disparition des îles repose sur mes épaules. Quand finalement je réussis à sombrer dans le sommeil, juste avant l'aube, épuisée, le visage défait, fiévreuse, je sens les algues saisir mes jambes. L'eau, envelopper mon corps. Je perds ma lourdeur. Comme un fantôme de moi-même. Ce silence profond. Je me noie. Je ne me

débats pas. Il n'y a rien à faire. Elle arrive. Cadavre déchiré. Elle n'a plus d'yeux. Elle n'a qu'une bouche qui me murmure des paroles que je n'arrive jamais à saisir. Je suis paralysée. Ne sens plus aucun membre de mon corps. Je suis perdue. Je vais mourir. Je vais mourir et je ne fais rien.

Je me réveille au son impossible du cadran. Réveil brutal obligatoire. Je suis essoufflée. Ma fenêtre claque. Je me lève, les rideaux sont toujours ouverts. Je peux voir que ce matin, exceptionnellement, le vent semble souffler très fort. Rassurant. Je me rappelle soudainement les bateaux, la douceur des plumes d'oiseaux, le sourire de mon frère. J'ouvre la fenêtre, invite ce courant d'air à entrer. J'imagine qu'il a une odeur salée.

\*\*

9 janvier 19...

Élisabeth,

C'est un cri qui m'a réveillée ce matin. Je me suis aussitôt levée dans mon lit, j'ai enfilé des vêtements rapidement, et je suis descendue en bas, à la cuisine, au salon, il n'y avait personne. Tout était vide, seulement moi : le cri était le mien.

De la fenêtre du salon, une mer calme, presque gelée, m'a accueillie. Je frissonne, je crois que j'ai rêvé de maman. Ou d'un cadavre rapporté par la mer, je ne sais plus. Ce sentiment étrange, à la fois inquiétant et rassurant, comme lorsqu'on revoit quelqu'un qui nous a manqué. Comme si, dans mon rêve, j'avais revu maman. Je n'arrive pas à me le rappeler. Je n'ai que ces sensations floues qui me prennent au ventre. Je sais qu'il nous

arrive à tous de mal dormir. Je sais aussi qu'après tout ce temps, tous ces mois, c'est trop. Je pense souvent que nous sommes au purgatoire et que nous répéterons les mêmes gestes, que nous ressentirons les mêmes douleurs, éternellement. Et nous recommencerons. Et nous imaginerons toutes sortes de belles histoires, mille heureux souvenirs, afin de nous sortir de ce cauchemar. Mais nous ne pourrons pas. Les fées de notre enfance voleront trop haut. Leurs ailes, minces, filiformes, se briseront. Elles disparaîtront. Elles s'effondreront comme nos châteaux de sable.

Je me souviens de tes réveils brutaux, j'étais la seule à les entendre. C'était toujours ton cri, pas le mien. Je ne reconnais pas mon propre hurlement. Voilà les lueurs de l'aube, si belles, si familières, soulagement, la nuit est terminée. La lumière revient. Car qu'y a-t-il de plus inquiétant que les nuits ici? Elles sont si noires, elles sont infinies. Partout autour, c'est la brume, la noirceur, les ombres immortelles, les naufragés qui s'éveillent.

Julien est arrivé à la cuisine, me regardait intensément. Je n'osais pas lever la tête vers lui. Il a entendu mon cri. J'en suis certaine, il a maintenant les sens si aiguisés qu'on dirait un animal sauvage. Il ne m'a rien dit, et quand j'ai finalement levé les yeux vers lui, il a esquissé un petit sourire. J'ai serré un court moment son bras, puis me suis éloignée. Sa douleur est si perceptible, elle me fait mal.

Élisabeth, j'espère qu'à Montréal, il n'y a pas cette obscurité qui engloutit tout, où l'on ne peut rien saisir du regard. Quelle angoisse. J'imagine que tous ces bâtiments très hauts, ces lumières chatoyantes, t'empêchent de te perdre dans la nuit opaque, sinistre. Un jour, tu reviendras. Je t'attends.

Je t'aime, Claire

\*\*

Comment ai-je pu croire que je pourrais quitter les îles sans cicatrices? M'éloigner, simplement m'éloigner des fantômes, de la mer, du vent, de la présence lourde de mon frère? Ils me poursuivent. Je me lève chaque matin le visage barbouillé d'épouvante. Les spectres sont autour de moi, plus vivants que jamais. Je les ai ramenés des îles. La mer n'est plus là, mais toutes ses vagues viennent rugir en moi. Elles sont partout, dans le mouvement brusque du rideau de ma fenêtre, dans la voix d'un inconnu, dans les yeux des étudiants, dans la musique qui résonne dans les couloirs vides, la nuit.

J'attends, j'attends patiemment, mais je ne sais quoi.

La nuit tarde. J'attends les premières couleurs de l'aube. Je guette les bruits des étudiants qui se réveillent.

Julien, autour des îles, es-tu plein de cette violence silencieuse? Ta bouche fermée. Un mutisme qui semble éternel. Tu tournes trop autour d'elle, la mer, tu es trop près de sa démente. Parfois je voudrais être avec toi. Dans le bateau. Rien que nous deux, et la force de la mer. Sans elle... je suis en morceaux. Ils se dispersent, s'enfoncent dans le sable mouillé. Se décomposent au contact tempétueux des vagues. Je suis perdue.

Mais je sais me battre. Je sais me tenir droite contre vents et marées. Et si on me reconnaissait? Si quelqu'un m'agrippait, et me disait : «Je sais qui tu es, je sais ce qui t'est arrivé. Je sais que la mort n'est pas très loin.» Je voudrais être imperceptible, insaisissable, me faufiler entre les gens sans qu'ils m'aperçoivent. Je serais alors comme

le vent : on sentirait ma présence, léger frôlement, et je pourrais presque voler. On ne me verrait plus.

Je suis folle, folle, folle. Je voudrais hurler : «ce n'est pas de ma faute, c'est à cause de ma mère, qui a sauté»... mais personne ne comprendrait. On dirait : «Elle est folle, comme sa mère. Pauvre elle. Pauvre, pauvre enfant. Petite fille.» J'ai grandi. Je continue de grandir, même si toutes ces algues retiennent férocement mes pieds. Ma tête à la surface de l'eau. Je peux à peine respirer. Je me vois, comme j'imagine la poète Emily Brontë, marchant seule sur sa lande, fouettée par un vent violent mais néanmoins familier. Elle semblait attachée à sa terre autant que moi, à la mienne, et elle écrivait. Que d'images à ancrer malgré le vent.

Tout ce qui me reste des îles : des fantômes, quelques images furtives, qui cherchent à s'échapper, et du sable. Du sable dans mes souliers.

\*\*

3 mars 19...

Élie,

Ils ont engagé une nouvelle employée à la boutique, puisque le printemps arrive, et avec lui les touristes. Elle fabrique elle-même des bijoux, avec n'importe quoi, des trucs qu'elle trouve sur la plage, partout. Elle s'appelle Laura. Elle vient de Québec. Nous rions ensemble. Elle ne va pas à l'école. Elle vit au rythme des vagues, comme elle dit. Si elle savait leur rythme ici... J'ai profité de son arrivée pour lui montrer les îles

d'un bout à l'autre. C'est beau de voir l'étonnement sur son visage, les marées se refléter dans ses yeux émerveillés. Je revisite mes îles. Je crois que je peux parvenir à les aimer vraiment.

Julien fixe Laura chaque fois qu'il la voit. Il devient différent. Elle lui rappelle maman. Peut-être une certaine douceur, a-t-il beaucoup de souvenirs d'elle ? Il ne se souvient pas de son angoisse, de ses yeux, pleins de larmes, cherchant toujours plus loin, excitée à l'approche des traversiers, comme si elle allait y monter, comme si elle allait partir. Il a peut-être déjà entendu les chuchotements des habitants, qui disent qu'elle n'avait pas toute sa raison. Qu'elle était nostalgique, trop triste pour les îles. Peut-être ne veut-il pas les entendre. Julien n'a pas beaucoup d'amis. Les gens parlent de lui. Ils vantent sa force, sa ténacité, ses bras puissants. Il arrive à tout pêcher; bien sûr le homard, mais aussi le hareng et le maquereau. Pourtant on dit qu'il est étrange, il regarde la mer avec trop d'insistance, c'est inquiétant. Ses mots sont cette musique, ces notes au piano enfoncées avec lourdeur. C'est la perte qui envahit la maison.

C'est le dégel des eaux. La mer qui se ranime. C'est magnifique, comme tu sais. Je regarde au loin, et pense à toute cette eau qui n'en finit plus. Je pense à ces hommes, ici, aux îles, comme Julien et papa, qui chassent. Descendants de ceux qui, il y a si longtemps, chassaient le morse ici. Le morse! Cet animal immense avec des défenses aussi immenses à la place des dents. Les morses pouvaient vivre sous l'eau. C'est la preuve que cet espace est d'une profondeur que je n'arrive pas à m'imaginer. Pourtant, ils ont disparu. Tués par les hommes, ou avalés par une mer délirante? Ces jours-ci, tout renaît ici : les courants s'entremêlent, les marées montent. Laura te plaira. Si seulement je savais quand tu reviendras...

\*\*

Treizième étage de cette tour qui n'abrite aucune princesse. Je fixe l'horizon. Comme tous ces immeubles, ce mouvement, ces silhouettes sont fascinants. Puis, Chloé apparaît. Dans toute sa spontanéité. Nous sommes dans la pièce centrale de l'étage, où les résidents se réunissent parfois. C'est comme une autre famille, qui ne me verrait pas comme leur salvatrice. Qui ne me voit pas comme ma mère. Montréal. J'ai envie de respirer toutes ces rues où les gens semblent se multiplier. J'apprends à ne plus me retourner sans cesse, paniquée. Les arbres ploient dans les rues, comme des toits protecteurs. Sourires, cafés. Respirations. Connaître Montréal. Nous sillonnons les petites et les grandes rues. Je jette un coup d'œil à travers chaque fenêtre, chaque porte.

Les îles. Elles demeurent là, dans ma tête. Je pense aux levers et couchers de soleil impressionnants. La grande force des éléments. Implosions de couleurs. D'odeurs.

Au détour d'une rue, dans le centre-ville, j'ai retrouvé quelque chose des îles. Quelque chose qui a atténué la douleur, d'un seul coup. Simon-Pierre. Embrassement. Je me souviens, soudainement, de tout. De lui, beaucoup plus jeune, qui a vécu quelques années aux îles. Nous étions des enfants. Hasard apaisant. Il a cette chaleur des îles. Il a l'odeur du vent salé. La peau dorée des rayons appliqués du soleil. Les yeux bleus, turquoise, comme la mer au printemps. Le corps des pêcheurs, solide. Les cheveux en bataille, comme décoiffés par une brise imaginaire. Mes yeux gris, mes yeux sur lui. J'ai envie de le toucher. Cette fois, ce n'est pas une apparition. Il est surpris. Il touche mon bras. Contact frais. Il faut que je le revoie.

Avec Chloé, nous parlons, comme deux jeunes filles pleines de rêves impossibles, jusqu'aux petites heures. C'est une autre fièvre. Je rêve de sable blond, cette nuit-là. Plages désertes, îles vierges, eau bleue. Soleil éternel. Brise chaude. Les îles sont là, elles sont venues à moi. Je suis devant les eaux. Et je respire, respire.

\*\*

*Les femmes guettent les enfants dans la mer, les jours de grands vents. Elles savent. Les enfants, eux, se déploient dans l'eau, excités, confiants. Il ne faut pas leur dire, pas tout de suite. Les éclaboussures sur leurs visages rieurs. Les tapotements dans l'eau. Chut... le bruit de la mer, encore un peu. Chut... son jet rafraîchissant. Plus longtemps.*

*Emma ne parle pas de la mer. Elle ne dit rien aux trois petits éplorés. Elle a tout rangé, dans la chambre de la mère disparue, elle a tout remplacé, sous les yeux ahuris de la plus jeune des filles. Elle fait à manger pour eux. Elle a fait des foulards chauds. Elle se tient droite, le visage sérieux et doux à la fois. Elle est aux côtés du père. La curiosité morbide des habitants, ainsi que leurs reproches silencieux, sont perceptibles lorsqu'elle passe devant leurs maisons, et qu'elle monte vers celle du pêcheur en deuil. Emma est une femme bien en chair. Elle est forte et tendre. Elle connaît les îles, elle est instinctive.*

*Elle ne quitte pas les enfants des yeux. Emma les aime tant. Elle aime le pêcheur aussi, les rumeurs ne sont pas toujours fausses. Mais ses lèvres sont scellées. Elles ne parlent que très peu ni n'embrassent le pêcheur. La vie semble s'écouler de lui. Comment aimer une dépouille? Elle protège donc les enfants. Elle sourit. Elle est à l'affût. Elle a*



*entendu les voix des habitants, elle a vu leurs têtes tournées vers elle. Et les petits. Leurs propres yeux, vers la mer, méfiants. Ils sont là, en maillots de bain, immobiles, les deux plus petits agrippés à l'aînée. Ils n'osent pas mettre le pied à la mer. Le contact avec l'eau. Et Emma veille. Le cœur serré de voir ces enfants pétrifiés. Elle attend. Elle se méfie. Mais l'eau l'attire, elle aussi, comme tous, et elle vient se promener sur la grève, souvent. Elle respire à pleins poumons, en fermant les yeux. Elle appartient corps et âme aux îles.*

*Elle n'a plus de famille depuis longtemps. Elle s'est greffée à celle, déchirée, du pêcheur. C'est elle, sa nouvelle confidente. Elle tient sa main. Elle l'écoute. Sa présence est rassurante. Emma a toujours été là, elle est comme les falaises. On peut l'ébranler, elle ne bronche pas. Elle ne s'écroulera pas si facilement.*

**\*\***

5 mai 19...

Élie,

Tu te souviens de Gabrielle, bien sûr. Je pense à elle depuis quelque temps. Je ne peux m'empêcher d'imaginer le corps de maman.

Nous étions si bien ce matin-là. Pourquoi un matin si beau? Nous étions toutes seules, avec cette envie d'être les premières à voir le soleil se lever. La mer était un peu agitée, il me semble, puis elle a apporté le corps de Gabrielle, ce qu'il restait d'elle. La mer l'avait complètement détruite. Nous avons pu le constater en voyant les photos,

après, dans les journaux. Une belle jeune femme. Cheveux blonds, bouclés, les yeux d'un bleu si pâle qu'ils semblaient transparents. Une jeune fille qui ressemblait à nos poupées.

C'était notre enfance dissoute, qui s'est retirée promptement, avec la dernière vague. Après, rien n'a plus été pareil. Gabrielle, trimballée, torturée par la mer. Les voix des habitants, toujours là, omniprésentes : «noyade tragique», disaient-elles.

Tu as vomi, tu as pleuré. Mais nous n'avons jamais beaucoup parlé de tout ça. A mes yeux, la mer avait pris une autre signification : elle pouvait tuer. J'imagine alors ces temps-ci le corps de maman comme celui de Gabrielle. Inévitablement, elles ont subi le même sort. La mer est maudite, Élisabeth, je l'ai toujours su il me semble, mais toi, papa et Julien, vous lui avez pardonné. Eux sont là tous les jours, devant la mer, à voguer sur ses flots impétueux. Julien se construit même un bateau. Je l'ai vu. C'est là qu'il passe son temps. Eau traîtresse. Je voudrais cesser d'imaginer le corps de maman lacéré, mangé par les poissons. Mais parfois, ces visions me prennent malgré moi. Je ne peux les éviter. Élisabeth, t'arrive-t-il de voir Gabrielle? Je suis certaine que oui. Cette «noyade tragique» n'est pas seulement qu'une noyade. La mer n'a pas fini, après avoir rempli d'eau les corps. La mer tue. La mer déchiquette, la mer arrache, elle agit comme un poison. Non seulement prend-elle les corps, mais aussi les âmes. Comme elle a pris un peu de nous ce matin-là.

Les vagues, désormais démoniaques. Leur bruit, sourd, telle une explosion, se répercutant contre les rochers, les falaises, nous l'entendions jusque dans la maison, il semblait nous poursuivre et nous dire que nous n'y échapperions pas. Que ces vagues, s'éclatant contre les rochers, se décuplaient en d'autres vagues meurtrières. Le vent portait cette odeur de mort. La respiration, coupée, quelques secondes, ce vertige parfait,

qui secoue le corps, rien qu'un instant, fulgurant. On dirait les derniers moments de la vie. Le souffle qui est saisi, que l'on prend, ne laissant qu'un vide, un vide immense où l'on entend que le rugissement de la mer, dont la hantise semble perdurer.

Je t'envie parfois, tu sais, d'être partie, d'être loin. Toutes ces falaises me donnent le vertige, m'étourdissent, oui, je frissonne simplement à leur idée. Élisabeth, Élisabeth, j'écris ton nom, on dirait que tu es là, ici, près de moi. Tous ces mois qui ont passé, sans toi, ont été très différents. Difficiles. Je pense continuellement à toi. Tous les matins, devant la fenêtre, à ta place, comme un rituel familial, qui nous tient liées. En sécurité, à l'abri, il y a la vitre entre la mer et moi. Là, j'épie cette mer, c'est une obsession. Je me raccroche à elle, je n'ai plus rien d'autre que cette folie qui me guette.

Claire.

\*\*

Gabrielle, la femme éventrée, la sirène déchue. Corps bleui. Toutes les algues, suspendues à elle, sauvages, tueuses, qui l'empêchent de respirer. Moi, sur la plage, seule, immobile devant le corps mutilé. Je sais que la mer a fait ça. Je voudrais n'avoir pas compris.

Le cri de Claire. Le bruit de ses pas, nerveux, qui fendent le sable frais de l'aube. Puis plus rien. Seulement le bourdonnement de panique. Effrayant. Interminable. Moi, debout, devant la morte. Je suis si près. Je voudrais la toucher. Cet aspect gluant. La mer.

Une tueuse. Non, non. Mes tripes, à l'envers. La mort tout autour, c'est cela, c'est ce froid terrible qui m'engourdit. Qui m'enveloppe, me pétrifie.

L'eau ruisselle sur son corps supplicié. Et elle semble me regarder, avec ses yeux globuleux, ses yeux révulsés. Je pourrais mourir là, m'enfoncer dans ce sable trop froid. Mes dents claquent, et le vent, le vent. Il hurle. Des cris. Claire. Claire me soutient. Tout devient noir, mon corps, secoué de spasmes. Je vomis brutalement.

Maman, son corps déchiqueté, méconnaissable. La mer lui a fait ça à elle aussi. Je pense à ma mère et je vois le corps de Gabrielle. Ma mère avait de longs cheveux dorés. Parfois, le soleil réussissait à lui arracher des reflets roux. Comme le grès rouge des falaises. Je l'imagine, s'avançant vers moi, comme flottante. Ses yeux, immenses cavités noires. Des algues enchaînant ses poignets, ses chevilles, ses cheveux qui se poursuivent jusque dans la mer, comme si elle en était prisonnière, et que ces longs cheveux n'étaient que de l'eau. Visions. Du sable dans sa bouche, s'échappant par ses lèvres déchirées, partout sur son corps. Elle voudrait me parler mais elle s'étouffe. Je respire difficilement. Je deviens très pâle, comme Gabrielle, comme ma mère...

Adieu, sirènes scintillantes, adieu petits ou gros poissons multicolores, adieu coraux, trésors... La mer n'est qu'un dépotoir de corps tranchés, de corps grugés, de morts-vivants. La mer est pleine de ces restes, elle déborde, et parfois elle expulse quelques reliques. Mer. Mort. Deux mots qui se ressemblent. Ma mère, une Ophélie errant sur les eaux. Comme Gabrielle. Comme ces femmes pâles retrouvées mortes. Portées par *la voix des mers folles, immense râle*. J'entends cette agonie.

Les balades en bateaux n'ont plus la même couleur. J'ai toujours su le mouvement forcené des vagues. Tous les enfants savent que des centaines d'hommes sont morts par l'eau. Naufrages, noyades. La mer engloutit tout. La découverte absurde de la sauvagerie de la mer. La destruction, par la violence de l'eau. Plus forte que tout. Et pourtant, cet attachement incorruptible. Cette onde tellement attirante, qui m'ensorcelle. J'ai besoin d'elle. J'ai besoin de son reflet sur mon visage, dans mes yeux dont elle a capté le bleu.

J'imagine un bateau dans la nuit. Le bateau fantôme. Entouré d'un brouillard obscur. On ne peut rien voir. On ne peut que sentir les soubresauts des vagues, l'odeur de l'océan. La destination est inconnue. Mais quelques oiseaux volent autour de celui-ci, le suivent. Il faut faire confiance aux oiseaux. Ils savent où ils vont.

\*\*

8 juin 19...

Élie,

J'ai couru, couru, couru, sans savoir où aller. Chez Emma? Trop près. Je n'avais pas de destination précise. Seulement courir, encore, pour évacuer toutes ces images dans ma tête. Julien, entouré de pêcheurs. Julien, qu'on félicite. Julien, qui a sauvé un marin qui se noyait. Julien, qui a été plus fort que les vagues, plus fort que la mer. Et peut-être, que le vent. S'il pouvait, il chasserait le morse et il se ferait tuer pour réussir à sortir cette bête énorme de la mer. Pour lui prendre quelque chose, à elle aussi. J'avais le souffle

court. Je revois son visage. Je l'observais, de loin. On lui donnait des tapes dans le dos, on lui souriait, on ne lui parlait pas vraiment. De toute façon, il ne répond pas souvent lorsqu'ils lui adressent la parole. Puis, il a senti quelque chose. Il a tressailli, j'ai pu le voir et il s'est retourné. C'est mon regard qui pesait sur lui. Il a eu honte, je crois. J'ai eu peur qu'il meure. Je me suis mise à courir. J'étais essoufflée. Sur les routes, les plages, partout. Je le déteste, et la mer aussi, comment a-t-il pu s'y jeter, plonger en elle, au milieu d'elle, avec aucun repère, aucun, sinon la folie? Le vent me traversait. Je continuais, je ne pouvais pas m'arrêter, j'ai couru devant la mer en furie. Il a extirpé cet homme de la mer, de toutes ses forces. Et lui, qui va le sauver? Et moi? Je courais, j'étais prête à courir jusqu'à en mourir. Je me suis effondrée devant la maison de Bastien. Plus d'air, le cœur au bord de l'éclatement. J'ai attendu Bastien, combien de temps, j'avais mal aux jambes, ma poitrine ne cessait plus de battre, mon souffle s'échappait de moi, le temps a passé, irréel, et le vent me rafraîchissait. Puis j'ai eu froid. Et Bastien est arrivé. Je lui ai tout raconté, d'un souffle, comme je le fais, maintenant. Si papa et Julien ne veulent pas parler, eh bien moi, je le ferai, je dirai tout, je ne garderai pas en moi tous ces relents d'eau pourrie.

Nous sommes quatre fantômes, prisonniers des îles. Enfin, toi tu es partie, peut-être pour ne plus être otage de la mer. J'ignore si c'est mieux à Montréal, où il semble impossible de voir le ciel. Peut-être te sens-tu à l'abri du parfum empoisonné de l'océan, barricadée derrière ces hauts murs de pierre et de béton. Ici, aux îles, nous sommes à découvert, nous n'avons aucune chance. C'est comme à la guerre : ceux qui n'ont rien pour se protéger meurent. Julien a voulu mourir, il a voulu risquer sa vie, éprouver la mer. Mais peut-être celle-ci était-elle trop pleine de tous ces morts qu'elle contient depuis

des centaines d'années. Elle n'a pas voulu le prendre. Ou peut-être ne voulait-elle pas d'un corps qui est pratiquement mort. Je ne peux détacher ces deux mots l'un de l'autre, et j'en tremble : Julien, mort. Lui, pareil à Gabrielle, lui, plein d'algues et de sel.

Je suis, moi aussi, comme morte, et j'erre, j'erre dans cette demeure dont je me sens depuis ton départ encore plus prisonnière, le vent passe à travers moi, il ne me voit même plus. Julien passe son temps ailleurs, sur son bateau, où il est plus à l'aise que tous les autres. C'est le seul endroit où il semble un peu vivant. Et le soir, alors qu'il insère des gouttes dans ses yeux qui brûlent, il sourit. C'est un beau jeune homme. Papa est au bord de l'eau. Je sais où le trouver. Tout le monde sait où le trouver. Mais il n'y a qu'Emma qui peut l'approcher. Elle ne voit que lui. On passe près de moi, sans me voir. Bastien me voit, il me voit, oui.

Élisabeth, on ne peut pas tous mourir, dans cette famille. On ne peut pas tous être en décomposition. C'est impossible, mon Élisabeth.

Élie, ne meurs pas, je sais, peut-être suis-je folle, suis-je perdue, comme maman, entre le monde réel et le monde obsessionnel des îles qui semblent continuellement se refermer sur elles-mêmes.

Affectueusement,

Claire.

\*\*

La chaleur de Simon-Pierre. Son arôme. Sa peau, ensoleillée, qui m'attire et m'effraie. Ses doigts, ses doigts qui se promènent longtemps. Qui inscrivent des formes.

N'importe lesquelles. Toutes les formes. Simon-Pierre a beaucoup voyagé. Il a tout vu. C'est moi qu'il regarde. Il observe mon corps. Il fixe mes yeux gris. Peut-être cherche-t-il aussi les îles en moi. Je ferme les yeux. Il ne verra que l'obscurcissement des soirées de tempêtes. Il ne verra que les bourrasques sombres. Ces petites apocalypses. Il observe les photos sur les murs. Il touche les lettres, les papiers dispersés. C'est comme s'il me touchait.

Je ne peux plus me concentrer. Je ne lis plus, ou presque. Tous les recueils de poèmes, qui n'ont pas été ouverts, dans ma chambre. Je n'écris plus. Les mots me font trop mal. Simon-Pierre veut une place dans cet univers disloqué. Il veut descendre dans les profondeurs ténébreuses et inconnues, dangereuses. C'est comme sous l'eau : il y a tout un monde insoupçonné, qui est magnifique et terrible. Au début, les couleurs, les coraux. L'espoir de trouver un débris, qui sera pour nous un trésor. Mais... on peut s'enfoncer dans la boue, et ne jamais remonter à la surface. Les algues, comme des cordes, des lierres sauvages, peuvent saisir les poignets et c'est la fin. Captif des profondeurs pour l'éternité. Quelques bulles, à la surface, que personne ne voit. Simon-Pierre, je ne sais comment te faire entrer. Sans que tu t'y noies.

La chaleur s'est installée dans la chambre, tout comme Simon-Pierre. Ce brasier, en moi. C'est une lutte avec l'eau glacée de la mer. Peu importe qui va gagner. Maintenant, c'est la lueur de l'astre du jour. L'impossible satiété du corps inébranlable et brûlant de Simon-Pierre. Ivresse. Peut-être mes cauchemars s'envoleront-ils dans l'air chaud du début de l'été. Comme avant, les rêves rattrapés par la mer, consumés par les premiers rayons incendiaires du soleil. Les matins ont bon goût, tout comme Simon-Pierre.



\*\*

*Lorsqu'il pleut, aux îles, les habitants ont l'impression d'être pris dans une immense bulle d'eau. Comme ces boules transparentes où apparaît tout un village sous la neige. Le vent, la pluie et les vagues forment un immense brouillard opaque. C'est un souffle dément, qui emporte tout, qui détruit tout. La pluie entre violemment dans la mer, comme si elle la perçait. Alors les gens demeurent à l'intérieur de leurs maisons, invisibles sous l'ondée. Une fois de plus prisonniers des îles. Ils sont à la fenêtre, et attendent. Les aînés essaient de deviner combien de temps durera la tempête. Si le tonnerre et les éclairs s'en mêlent, personne ne parle plus. C'est toujours impressionnant. Comme si le ciel et la mer se livraient bataille juste au centre des îles, et que celles-ci risquaient d'être sacrifiées dans le combat ultime.*

*Personne n'aime sortir dehors lors de ces déchaînements incontrôlables, presque mystiques. Sauf une jeune fille, aînée d'une famille bien connue. Elle semble n'avoir peur d'aucun vent. Elle les affronte, ses petites mains frêles tenant des papiers chiffonnés. Elle prend des risques. Elle jette ses écrits à l'eau, comme on laisserait s'envoler un oiseau guéri. Cela ressemble à une cérémonie.*

*Tous ces papiers dans l'eau. Petits morceaux déchirés, raturés, éparpillés dans la mer. Ils virevoltent, et se perdent dans les airs. Tous ces papiers, autant de prières inconnues, que personne ne lira jamais. Tous ces papiers, mots anonymes, abîmés, condamnés, mais en même temps éternels. Avalés par la mer, encore, elle qui avale tout. Aucune bouteille pour les protéger. Papiers vulnérables, immédiatement hachurés par la*

*mer vorace. Les yeux de la jeune fille bougent à un rythme effréné, suivant les feuilles, les observant se déchiqueter, se perdre. Comme elle.*

*Les lendemains de tempête sont magnifiques. Le soleil apparaît. L'aube humide. Qui se remet doucement de la dernière rafale. Les villageois sortent de leurs maisons, le soleil les aveugle. Ils marchent un peu, observent, au loin, la mer, d'un calme déstabilisant. Ils se sourient timidement. Les enfants se tiennent la main. Toujours un peu surpris d'avoir survécu. Les îles n'ont pas été submergées.*

*La jeune fille dort encore, dans la maison orange. Ses cheveux ne sont pas tout à fait secs. Elle s'éveillera beaucoup plus tard, avec l'impression d'avoir rêvé qu'elle écrivait une lettre à sa mère, et la certitude que celle-ci la recevait.*

**\*\***

Trop de pages noircies. J'écris, j'écris, est-ce que je dois écrire pour ne pas mourir? Ou est-ce que je meurs un peu plus à chaque mouvement de crayon? Les petits papiers sont devenus de longues feuilles couvertes de phrases, notées ici et là, ou écrites par rafales. Jusqu'à ce que la main tremble, puis s'arrête. Jusqu'à ce que les yeux, plissés par la fatigue, se ferment. J'écris mes rêves, des pensées, des poèmes, des lettres, j'écris «maman», puis je le rature. J'écris les îles, je cherche les mots, je veux décrire la mer, exactement. La sensation que l'on éprouve au bord des falaises, ce vertige incroyable, je veux le nommer, et le répéter, répéter, jusqu'à ce qu'il soit modelé à ma gorge, ma voix, ma bouche, et qu'il me soit si familier que je le retrouve, comme si j'y étais. Comme si je sentais le vent salé me fouetter le visage.

Écrire les îles. C'est impossible. C'est quelque chose de physique, il faut y être. Mon père me comprendrait sûrement. Lui qui regarde si loin vers l'infini qu'il ne peut que s'égarer. Comme elle. Sa femme. Peut-être cherche-t-il à apercevoir ce qu'elle voyait. Et peut-être est-il toujours déçu de constater qu'au fond, elle ne voyait rien. Rien d'autre qu'une ligne d'horizon bleue, confuse. Rien que le vertige devant l'espace démesuré. Ne plus écrire. Ne plus lire les mots, les écouter, les comprendre. Je suis envahie par eux. Partout dans la chambre. Tous les jours. Des mots dans ma tête. Des mots de mer. Je *veux* être la petite sirène : je veux perdre la voix, je suis prête à la donner. Peut-être finirai-je écume, moi aussi, à la fin.

Simon-Pierre, submergé sous les papiers. Je le laisse lire. Son air sérieux. Sa bouche. Toutes ces phrases, qui se reflètent dans ses yeux. Il me connaît, il reçoit mes mots. Je ne sais pas pourquoi je ne l'empêche pas de lire. Je veux qu'il puisse voir les îles dans son esprit. Je l'observe lire mon écriture. Il me semble qu'elle me représente : désordonnée, inégale, parfois attachée, d'autres fois, les mots sont coupés tant les lettres sont éloignées.

J'ai décidé de coller sur mon mur un dernier poème à Simon-Pierre. Mon corps incendié, contre le sien. Je lis le poème, le cœur serré. Il m'embrase. Il m'embrasse. Longtemps. Je suis certaine, certaine, qu'il a le goût du sel de mer. Simon-Pierre, mes îles. Mon île.

\*\*

*Les îles sont populaires, l'été. Les touristes arrivent par dizaines dans les immenses traversiers. Ils envahissent les plages, visitent les falaises, les îles de fond en comble. Ils vont jusqu'au bout de celles-ci. Ils insistent : ils veulent marcher jusqu'à Sandy Hook, là où la plage fait un crochet, et qu'elle se mêle avec l'eau. On ne sait plus où commence la mer, où la plage de sable finit. Comme si les îles n'avaient pas de limites. Qu'elles s'unissent, subtilement, avec la mer. Pour le savoir, il faut marcher jusqu'au bout de la plage. La marche est longue. On se sent seul, seul avec la mer, avec devant les yeux l'île d'Entrée, celle qui n'est accessible qu'en bateau ou en avion. Une île miniature entourée de grès rouge, d'oiseaux de toutes sortes. Ils volent autour de l'île, gardiens de leur demeure, gardiens de ce petit bout de terre aux airs de paradis.*

*Sur toutes les îles, les touristes fouillent les plages, pénètrent dans les petites grottes, ouvrent les yeux. Veulent faire le tour des îles. Si petites. Elles ne s'appartiennent plus. Morceaux de terre, perdus dans l'océan. L'été remplit les plages des îles de plein de familles. Beaucoup d'enfants. Pique-niques au bord de la mer. Les pieds dans l'eau, grimaces, elle est froide, même les jours de grande chaleur, sourires, châteaux, sable, éclaboussures, soleil. Bien sûr, la plage de la Dune du sud accueille plus de gens, elle est plus chaude, la mer y est plus calme. De l'autre côté, au nord, les vagues arrivent d'un coup, sans prévenir, et sont immenses, pleines d'écumes, toutes blanches, comme irréelles. On n'ose s'y baigner.*

*Il y avait un jeune pêcheur qui aimait bien cette plage isolée. C'était chez lui. Ce sable si parfait, ballotté par la mer, à plusieurs reprises, qui devient extrêmement doux. Ce pêcheur y amenait sa petite famille. Deux fillettes presque blondes. Une femme, le ventre gros, le regard perdu. Les petites filles se jetaient à l'eau. Elles avaient du sable*

*partout sur elles, comme une seconde peau. Partie intégrante de leurs existences. La femme restait debout, et fixait la mer, l'air grave. Tanguait, légèrement poussée par le vent. Le pêcheur prenait la main de sa femme. De l'autre, il caressait ce ventre si rond. Il espérait un garçon, cette fois. Il embrassait sa femme, juste avant l'arrivée des grandes vagues. Ils entendaient le son rassurant de celles-ci roulant sur la grève, effleurant le sable, chatouillant leurs pieds nus.*

*Ils étaient beaux : le pêcheur, solide comme le roc, sa femme, l'air doux et fragile, et leurs deux petites filles, jouant dans la mer, candides. Impressionnées devant les grandes vagues. Inspirant et expirant un air qui s'engouffrait si rapidement en elles. Ils étaient souvent seuls sur cette plage, tôt le matin. Au milieu des rires clairs des fillettes, perçant faiblement le bruissement du vent auquel ils pouvaient s'abandonner. C'était exactement comme s'ils avaient échoué sur une île déserte et lointaine, et qu'ils pouvaient refaire le monde.*

**\*\***

Le matin, dans la chambre de Simon-Pierre. Les oiseaux chantent. Entre le sommeil et la réalité. Chaleur. J'ouvre les yeux. Il me regarde. Il passe sa main dans mes cheveux. Je ne bouge pas, ne respire pas. Je ne veux pas déranger ce moment qui me semble déjà m'échapper. J'ai chaud. J'attends. J'attendrais si longtemps. Puis je pose mes mains sur Simon-Pierre. Comme je les enfoncerais dans le sable délicat. Je vois le rideau trembler au rythme de la faible brise. Simon-Pierre, tout contre moi. Peut-être ne devrait-

il pas être si près. Je retiens mon souffle. Et les oiseaux continuent de chanter, comme s'ils savaient tout, comme s'ils savaient ce qui aller se passer.

Est-ce que je tremble? J'ai la fièvre. Une fièvre puissante. Prends ma main, Simon, emmène-moi. Je ne veux pas mourir ici, dans cette chaude humidité. Même si j'ai écrit encore et encore Je suis une cage d'oiseau, les mots de Saint-Denys Garneau n'ont pu me rassurer bien longtemps. Je veux prendre place sur le bateau fantôme, qui contient la fraîcheur de la nuit. Une petite embarcation sombre, qui me permettra de traverser la mer. D'arriver jusqu'à l'autre rive. Je me retrouverai alors devant ma maison colorée, mes valises dans les mains. Le vent fouettera mon visage. Je serai de retour. Je ne sais plus si c'est un rêve. J'aime le mot anglais pour maison. Home. Il signifie bien plus. Il y a dans ce mot toute la chaleur, toute la confiance qu'inspire un châte confortable. Un café chaud. Les couleurs familières. L'odeur. La chambre de maman. Intacte. Inviolée. Alors que maison, à mes yeux, ne signifie rien d'autre qu'une habitation vide. Pourtant, il arrive que tout change. Que pour certains, ce qui était home devienne maison. Parce que même remplie, une maison peut sembler aussi nue et aride que la mort.

\*\*

16 août 19...

Élie,

L'arrivée de l'automne me rappelle toujours Adam. J'étais jeune, et si vieille. Je me sentais aussi abîmée que les restes de navires échoués qui arrivaient de la mer.

Maman venait de mourir. Elle était morte durant l'été. Adam, notre cousin. Le grand et beau Adam. Il a été là pour moi. Je n'ai pleuré qu'une fois devant lui. Je ne me souviens plus de tout. Sa main dans mes cheveux, sa maison, vide et silencieuse, l'absence de vent. J'aurais dû rentrer à la maison. Il y avait quelque chose d'anormal dans cette chaleur qui m'empêchait de respirer. Son visage, si près du mien. Mes pleurs. Ses lèvres, sur les miennes, tremblements, sa grande main, sous ma jupe. Notre empressement. Sa voix, douce, grave. Rassurante. J'étais tendue, pourtant. Mon souffle s'accélérait, engourdissement, il se serrait contre moi, je me souviens, je l'observais lorsqu'il se dévêtit. Je gémis lorsqu'il se pressa davantage contre moi. Il avait l'odeur de l'automne, je m'en souviens parfaitement. Puis un vent frais s'engouffra rapidement dans la maison, faisant claquer les fenêtres. Adam me regarda. « Maman est morte », soufflai-je avant de fermer les yeux, épuisée.

Si seulement j'avais vu son corps. Sa dépouille. Réelle. Si on l'avait retrouvée, je n'aurais pas eu ces doutes, je n'aurais pas eu ces visions d'horreur où elle revenait, cadavre angoissant, ni la vision qu'elle s'était enfuie, avait refait sa vie, avec une autre famille, d'autres enfants. Une autre petite fille qui aurait pris ma place. Mais il fallait que je me répète qu'elle était morte, sans vraiment y croire, le regard embarrassé d'Adam, je pouvais y voir le reflet de mon corps menu, tremblant, suppliant de revoir ma mère. Il m'a serrée, doucement. Il a dit « je suis là », mais tout ce que je voulais c'était oublier ma mère et je n'y arrivais pas. Je n'y arrive pas. Peut-être que les bras d'Adam n'étaient pas assez grands et apaisants.

Aujourd'hui les seuls bras qui me recueillent sont ceux, rafraîchissants, de Bastien. Je lui ai raconté beaucoup de choses. Lui aussi. Parfois j'oublie que je ne suis

pas la seule à avoir vu la mort de près. Nous ne sommes pas la seule famille esseulée. Nous sommes comme quatre éléments prisonniers autour d'un cinquième. Cette dépouille. Maman. Son cadavre traîne autour des îles, parmi nous. Il nous empêche d'avancer. Maman, où es-tu? Si seulement tu étais réapparue. Au fond, elle est partout.

Personne ne savait, pour Adam. Je sais, c'est insensé. Nous avons une famille insensée. Maman est partout, oui, c'est ça, tous les jours, je la vois, tous les jours lorsque je me lève et que je fixe la mer, c'est elle que je veux voir. Je sais qu'il y a quelque part une pierre tombale à son nom. Mais elle n'est pas là. Je trouve ça funeste. Si seulement elle était là, vraiment, sous la terre, dans cette tombe pourtant stérile. Je saurais où elle est. Peut-être que c'est mieux encore : elle est l'écume sur les plages, elle est au bord de toutes les grèves, aux frontières de chaque continent. Elle a quitté les îles, mais elle y est présente pourtant. Il me semble que c'est son parfum que le vent trimballe, et qui entoure les îles, dans un tourbillon douxereux.

\*\*

J'ai des images d'horreur dans la tête. C'est au cœur des ténèbres que ça se passe, comme dans l'œuvre de Conrad. Simon-Pierre avalé par la mer. Englouti. Digéré. Déchiqueté en mille morceaux, comme les lettres. Il va mourir, il meurt. Il souffle. Il ne respire plus. Il n'y a que l'eau, gonflée, qui inonde tout autour d'elle. Cette eau qui éteint le feu. Qui tue l'impétuosité de Simon-Pierre. La mort revient. C'est comme si je l'attendais.



Simon-Pierre, contre moi. Je ne suis plus seule dans mon lit. Mes yeux ouverts dans la nuit. Il se retourne, me serre dans ses bras. Je voudrais lui dire : «non, ne fais pas ça, tu vas mourir.» Mais j'aime son odeur ensoleillée. Son corps torride, puis son corps déchiré. Comme Gabrielle. Comme ma mère.

Je ne dors plus.

Mes yeux brûlent. C'est moi qui suis en petits morceaux. J'ai peine à les garder ensemble. Je les sens qui ont envie de partir aux vents, et s'éparpiller partout. J'écris des lettres imaginaires à Simon-Pierre. Ce ne sont plus de tendres poèmes. C'est son regard vert qui s'éteint. Ce sont ses membres, si vigoureux, qui se vident de leur sang. C'est son corps pris dans la boue du fond des mers, qui se dissout dans l'eau. À cause de la mer. L'eau salée est un poison mortel. Simon-Pierre doit partir. La mer est mauvaise, toxique, et la mer, c'est moi. Meurtrière. Je perds mes mots.

Il ne comprend pas. Il n'entend pas ce que je lui dis. Il prend ma main. Il touche mes cheveux. Je répète : non. Il dit qu'il ne va pas mourir, qu'il connaît le fond des eaux mieux que quiconque. Il est prêt à prendre le risque. C'est comme ce film américain, où l'homme doit passer par l'enfer pour retrouver sa femme qui s'est suicidée. Simon-Pierre veut bien affronter les eaux nébuleuses afin de me trouver. Sauf que moi, moi, je ne me suis pas suicidée. Je ne suis pas morte. J'appartiens à ces eaux troubles. C'est là qu'il va me trouver.

Sur un bateau nocturne, la silhouette de Simon-Pierre. La main au-dessus des yeux. Il se prend pour Dante. Il essaie de voir plus loin. Mais il n'y a que cette brume humide, impénétrable. On distingue parfois des rochers, de hautes falaises. Il y a le risque

constant de les percuter. Et de sombrer. Pourtant il demeure debout, à l'affût. Mais il n'y a que le frémissement de la mer, le bruit du heurt des vagues contre les parois rocheuses.

\*\*

*La femme au bord du ravin aime humer l'embrun. Certains disent qu'elle se tient trop près du gouffre. Comme les vaches, sur les falaises, qui préfèrent le gazon à la limite du vide, puisqu'il est salé. Parfois, elles tombent. La terre qui s'égrène. On l'avait prévenue. Mais elle aime cette impression de voler. Fermer les yeux. Tendre les bras. Partir. Elle veut voguer sur les eaux, se retourner, voir les îles rétrécir derrière elle. Se noyer dans le brouillard. Disparaître. Voguer, toujours. Les premiers rayons du soleil sur sa peau de pêche. Chaleur confortable. Ses longs cheveux, si longs, au vent, comme un voile derrière elle.*

*Peut-être n'a-t-elle pas peur de la mort. Peut-être aime-t-elle la provoquer, risquer, frôler la limite. Ressentir le vertige. Combien de fois, devant les yeux terrifiés de ses enfants ? La peur, virevoltant dans toute la maison, comme un vent trop fais. La peur, maintenant, dans les yeux des petites filles. Le regard sérieux du bébé, qui se tient immobile, en attente constante. Il tend les bras, il veut ceux de sa mère. Elle n'est pas là. Puis il pleure, il hurle, sans jamais s'épuiser. Il faut l'arrêter. Il faut arrêter ce vent, dans les oreilles, les cheveux, toujours entremêlés, comme autant de chaînes qui l'enserrent. Il faut arrêter ce cœur de battre jusqu'à l'épuisement, il faut arrêter, il faut, arrêter. La femme tremble.*

*Personne ne l'a oubliée. Celle qui n'en pouvait plus. Celle qui était toujours au bout de l'île. Qui respirait l'angoisse. Qui regardait toujours trop loin. Jusqu'à se perdre. Jusqu'à les perdre, tous.*

*La mer. Séductrice. Elle peut devenir turquoise, briller jusqu'à l'excès. Au coucher du soleil, elle prend toutes les couleurs. C'est une poésie, c'est sublime. Mais elle est rageuse. Elle est trop forte. Elle se bat, incessamment, avec le vent, avec le ciel. Elle brave tout. Elle fonce, elle claque, elle s'infiltré. Elle monte toujours trop haut, vers les cuisses, lorsque l'on s'attend à ne mouiller que les pieds. Il faut se méfier. Combien de navires, échoués, depuis toujours? Combien de fois les eaux ont-elles entraîné ces navires sur les falaises éminentes? Les bateaux, brisés. Les hommes, se débattant dans l'eau indomptable, projetés contre le roc couleur de rouille. Tirant sur le rouge. Ces rochers déjà tachés de tout le sang versé. Tout ce sang, mêlé à l'eau.*

**\*\***

Un voile devant mes yeux. Panique. J'ai fait tout ce chemin. Depuis les îles. Le traversier, sur lequel je suis montée. Cet immense bateau. Il n'a pas sombré. Je suis arrivée jusqu'à une autre terre, un peu moins rouge. J'ai roulé, roulé, puis marché. Je me suis déshydratée. Je suis si loin, si loin de moi. Et pourtant je n'oublie pas. Mille images plaquées dans mon esprit. Les Îles-de-la-Madeleine.

Ici j'ai dû réapprendre à respirer. J'y arrive. Même si je suis partie. Même si j'ai trahi, abandonné, fui. Je veux rattraper ce souffle, ce souffle perdu. Toutes les images des îles explosent en moi, me bousculent.

Je ne vois plus Simon-Pierre. Ce n'est pas lui qui va me sauver. Son odeur est là. Son souffle résonne encore, tel le vent égaré des îles. Tout me manque de lui. Et tout, autour de moi, me ramène à lui. Je ne sais plus si je pense aux îles ou à Simon-Pierre. Si Simon-Pierre est bien lui-même ou s'il n'est qu'une image de mon île perdue. Et pourtant il est ancré dans mon corps. Crypté dans mes sens. Toutes ces promesses que l'on fait. Respire, respire.

Je voudrais que Claire soit là. Claire, j'aimerais pouvoir te parler, te dire Simon-Pierre. À quel point il est fort. J'aimerais m'asseoir près de Julien, il jouerait du piano, les notes entreraient en moi, m'agiteraient, me changeraient. Je voudrais rêver de toi, de vous, mais le matin, tout s'efface, je ne sais plus qui je suis et qui vous êtes, et j'ai perdu le chemin qui mène aux îles. Il fait froid. La neige a remplacé les mots, c'est elle qui m'étouffe et m'ensevelit. Ma petite chambre. Elle est mon tombeau. Je suis en cendres.

\*\*

15 novembre 19...

Élie,

J'observe la mer en me disant que peut-être un jour je la quitterai. C'est difficile. Cette mer... c'est tout ce qu'il me reste. Et le contact du corps de Bastien. Mais Bastien veut partir. Je me sens prisonnière. Un autre départ, encore. Tout se répète, recommence, à peine en ai-je fait le deuil.

Cette nuit, j'ai dormi tout contre Julien. Dans ce lit trop petit pour lui. Il a grandi. Je l'ai rejoint, au milieu de la nuit. Comme j'ai tant fait avec toi. Je ne voulais pas être seule. Papa n'était pas là. Qui sait où il dort. Qui sait où il est. Je ne voulais pas être comme ce rocher, au milieu de l'eau, tu sais, qu'on appelle le corps mort. Je ne voulais pas être submergée par l'eau comme lui. Seul, au milieu de l'eau gelée. Je me suis couchée près de mon frère. Qui n'a pas peur du vent. Au contraire, il aime sa course effrénée. C'est cela qui semble le rassurer. Lorsqu'il n'y a pas de vent, il ne tient pas en place. Les bateaux ne voguent pas aussi bien. Nous n'avons rien dit.

Emma m'a dit qu'Élie est dans la bible un prophète passionné dont on attendait le retour sur terre. Élie, ton surnom, es-tu annonciatrice de notre paix? J'attends ton retour, et je sais que quand tu reviendras, tout ira mieux. Parfois j' imagine ce moment. Un peu triomphant. J'exagère, je sais. Mais je t' imagine arrivant sur le grand traversier, souriante. Soulagée d'être là. De retour, tu verrais que l'on t' attend, et que tout ici est aride, stérile sans ta présence, tu descendrais, pleine de vigueur, comme avant, comme avant que la mort de maman n'éteigne quelque chose au fond de nous.

Bastien veut partir, et je le déteste. Je ne pourrai jamais le regarder monter dans le bateau, et s'éloigner. Non. Je préfère que la mer s'enrage, qu'elle soit impraticable, qu'il ne puisse partir. Je voudrais le faire prisonnier des îles, tout comme je le suis, moi. On ne peut voir les autres partir, tous. C'est... impossible. Julien a dit qu'il ne voulait pas partir d'ici. Jamais. A moi, il parle parfois. Sa voix grave. Il a dit que pêcher est tout ce qui fait sa vie. Qu'il n'a aucun besoin de voir au-delà. Je veux le croire. Pourquoi ne puis-je considérer les îles que si tristes, trop solitaires? Trop reculées. Les dunes grugées par le vent et le sel, promises à disparaître. Toutes les maisons colorées, vivantes. Toutes les

maisons barbouillées de sable et d'eau, apportés par le vent. Percutées par ce vent sadique. Tout est destiné à s'effacer lentement. Tout autour de moi n'est déjà que poussière.

Je suis allée au bord des falaises, au bord du vide, les cheveux tourbillonnant dans le vent, tout le corps instable qui peut flancher à chaque instant, le reflet écarlate du grès, sur ma peau. J'ai imaginé notre mère perdre pied, essayer de se raccrocher à la terre qui s'est émietlée sous ses doigts, ou alors elle a décidé de sauter.

Elle est morte.

Mon reflet partout. Moi, prisonnière des dunes, des îles, du sable, moi, sans mère, ni terre, ni rien.

Claire.

\*\*

J'attends, assise sur la chaise, dans la chambre. Pièce bleue, meubles en bois foncé. Cette chambre a quelque chose d'ancien. Rassurant. Dans ma main, un recueil. Poèmes. Fragments. Des bouts de quelqu'un, qui pourrait être moi. Crépuscule. La lumière du jour se retire, comme si elle glissait. Vers le bout du monde. J'attends depuis longtemps.

Je pense à la légende du bateau fantôme. Je pense à la mer, qui sait. Je me demande un instant s'il a existé. Je me rappelle Océan mer, avec cette eau partout, ce roman qui donne l'impression d'être réellement au milieu de l'océan, dans toute sa

sauvagerie, toute sa pureté aussi. Je suis seule dans la chambre, plaquée sur la chaise, dont je tiens solidement le siège.

Je croyais que tout irait bien.

Me maintenir là, presque inébranlable. Attendre. Le bruissement des arbres me parvient par la fenêtre entrouverte. Comme un murmure, comme mille susurrements enchevêtrés. Un immense soupir, pareil à une voix qui psalmodie, les lèvres closes. Chuchotements presque humains. Ils m'entourent, ils m'apaisent. Que disent-ils? J'essaie de percevoir des mots. Pardon? Encore une fois, répétez... ai-je fait une erreur? Retourner aux îles. Cette pensée, dans la peau, comme tatouée sur mon visage.

Simon-Pierre, tu ne reviens pas. Je voudrais que tu passes ta main sur ma peau, que tu brouilles les pistes, effaces les restes de sable et de sel qui se sont posés sur moi, qui sont incrustés en moi, images fuyantes de la mort se posant douloureusement sur mon enfance. Je suis désolée, mais que puis-je contre ce bouillonnement qui s'élève en moi? Contre la rage qui prend forme? C'est comme la mer, qui devient grosse, épaisse, totalement hors contrôle. C'est moi. Pareille à un volcan toxique, maléfique, je me soulève. Un autre abîme. Dans lequel je me perds.

La bouche serrée de Simon-Pierre. Je te prie de m'excuser, mais tu as vu les tremblements. Ce n'est pas le froid, ni un des frissons causés par un vent doux. C'est la colère, la rage peut-être qui me secouent, qui m'ensevelissent, et qui, comme la mer en furie, engloutissent tout, à une vitesse phénoménale, sans prévenir. Après leur passage, un silence mauvais.

Je me tiens droite, je me concentre sur le bruit des feuilles, dehors. D'autres feuilles se plissent dans ma main. Ma respiration, contenue. Toutes ces rafales, en moi, cette eau infecte qui coule dans mes veines.

\*\*

*La mer, souveraine. Elle prend, arrache, avale, recrache. Une force incalculable. Capable d'engloutir d'immenses embarcations, déplacer des îles, séparer des terres. Un archipel enlisé dans le sable. Celui-ci s'étend longuement, en plein milieu des eaux, filaments brillants, dunes filiformes.*

*Les petits enfants de la morte habitent ce territoire dépouillé. Leurs mains serrées, les unes dans les autres. Dans les yeux du petit garçon, le désir de dompter les vagues et le vent aussi, qui fait tanguer, tomber, périr. Désir de braver les eaux. Suivant ses sœurs, son œil toujours rivé vers la mer et sa violence. Son reflet, dans l'eau, le fascine. Son visage, déformé, ballotté, emporté par les flots. Ce n'est pas tout à fait lui qu'il aperçoit, mais l'obsédante image du fantôme d'un garçon qu'il ne reconnaît pas.*

*Trois spectres menus, collés les uns aux autres, indissociables. Incapables de desserrer leur étreinte. Ils se tiennent devant la mer, tout exsangues, et attendent. La mer cogne, au-devant d'eux, des gouttes d'eau gorgées de sel volent vers eux, sur eux, mouillent leurs corps frêles et immobiles. Corps infiniment petits au bord de toute cette force brute qui est dans chaque goutte, dans chaque banc de brume qui les enserre.*

*Les habitants se renvoient des regards agités. Ils craignent ces enfants. Méfiance confuse. Tels des esprits malfaisants, ils errent au bord des rivages. Leurs silhouettes se*



*perdent parfois dans la vapeur compacte de la mer, mais tous savent qu'ils sont là, eux et leurs regards sombres, pesants, comme la tempête lorsqu'elle s'abat sur l'eau, en pleine mer. Ils vivent selon la cadence de la brise acharnée qui cherche à les séparer, sans y arriver. Leurs cœurs battent au rythme de la rumeur de la mer. On dit que la mer les a ensorcelés.*

*Ils observent les préparatifs dans le port, et attendent que l'embarcation revienne. Leur père est là. Il s'occupe du poisson. Il ne lève pas la tête, sachant bien qu'ils surveillent. Il travaille avec acharnement, le regard cuisant de ses enfants lui pèse. Ses gestes, pénibles, ses bras, moins souples. Avant de partir, il rajuste son chapeau sur sa tête toujours baissée. Son bateau, derrière lui, se balance. On entend les embarcations se cogner les unes contre les autres. Ces bruits sourds accompagnent la marche du père, qui retourne chez lui.*

*Trois ombres vacillantes disparaissent dans la brume lourde de sel, percée par les derniers rayons de soleil, faibles, dorés. Enfin ils s'endorment, épuisés, et ils n'oublient jamais le grondement de l'océan, l'ébranlement d'une péninsule au bord de la désagrégation.*

**\*\***

14 mars 19...

Élie,

Tu ne reviens pas. J'ai peur d'oublier qui tu es. J'ai peur que tu sois partie trop longtemps, Élie. Je n'ai pas décidé si je t'attendrai toujours. Je ne peux que constater l'éclatement en nous. J'ai pourtant envie d'un ailleurs. J'ai envie d'oublier notre mère, d'oublier les nuits, ici, de tout laisser et tout effacer de ma mémoire.

Nous avons vieilli. Je veux penser au futur, maintenant, et ne plus être seule.

Je ne terminerai pas cette lettre.

\*\*

*Le vent, comme un soupir, une respiration. Une voix, mille voix qui courent, parcourent les plages abandonnées, puis se cognent aux portes closes des maisons chaudes. Ce vent-là est différent. Il s'acharne, il cherche à entrer, il a un message à porter. Mais on ne lui ouvre pas, on lui prie de se taire, que toutes ces voix s'éteignent! Les habitants ne veulent plus entendre le chuchotement éraillé de cet air débordant de sel. Bouchent leurs oreilles à son approche morbide. La voix colporte la mort, elle n'oublie pas la jeune femme tombée sur les rocs. Et toutes ces noyades. Et ces quelques meurtres... mais personne ne veut écouter. Tous les habitants détournent la tête. Pourtant, les murmures continuent. Les habitants ne peuvent condamner toutes les entrées, aussi minces soient-elles. Le vent trouve toujours une fissure, s'y glisse, et vient tourmenter les âmes, leur jette des images de cadavres dans les yeux.*

*Les îles dans le soir. Les couchers de soleil majestueux, orange, couleur de fin du monde. Plus un bruit. Rien, rien que le susurrement plaintif de ce souffle sans fin.*

*Lorsqu'ils inspirent, c'est lui qui entre en eux, dans leur chair, leurs entrailles, au plus profond d'eux. Ils ont mal au ventre. Ils regardent les étoiles, dans le ciel, si nombreuses, tous ces petits points argentés au loin. Agglutinés sur une masse noire. L'horizon n'existe plus, et ils n'aperçoivent pas le typhon qui approche. Certains disent que tous ces souffles sont ceux des morts, ceux des oubliés et des enterrés, qui se lèvent, et cherchent vengeance. Plusieurs n'y croient pas. Comme ils ne croient pas au vaisseau fantôme, ce grand bateau qu'on dit imaginaire, tout enflammé, qui apparaîtrait avant une tempête.*

*Impossible de trouver le sommeil. Dans leurs vêtements de nuit, qu'ils resserrent contre leurs corps inquiets, une chandelle à la main, les vivants délirent, dans leurs demeures, tels de petits fantômes tout blancs, et s'endorment peu avant l'aube, aux côtés de la chandelle qui s'est éteinte.*

*Le matin venu, l'odeur de la mer nouvelle chatouille leurs narines. Ils se réveillent, courbaturés, et soupirent. Ils balaient du revers de la main ces rêves mauvais bien vite oubliés. Envolés dans la fraîcheur du matin, capturés dans les gouttes de rosée posées sur les îles comme une couche protectrice.*

**\*\***

Simon-Pierre, prends-moi, emmène-moi où tu veux, mais emmène-moi. Protège-moi des fantômes. Qui m'empêchera de me transformer en spectre?

Je ferme les yeux lorsqu'il me renverse sur le lit, comme une vague me ferait rouler sur le sable. Nous glissons ensemble dans des eaux pleines de ce tourment qui m'envahit. Nos corps imbriqués, entortillés, au sein de cet immense lit qui me fait penser

à un radeau. Sommes-nous les seuls rescapés du naufrage? Au bord du précipice. Il ne faut pas tomber. Simon-Pierre me maintient tout contre lui, me maintient solidement sur le radeau. Je suis bercée par un tendre remous et je me retrouve sur la grève, aux îles.

Une fois encore. La plage. Je me souviens de Simon-Pierre, enfant. Il n'a été que de passage, aux îles. Son petit corps déjà solide, ballotté légèrement par un chaud courant d'air. Il venait d'ailleurs. Mes yeux toujours sur lui. Le soleil aveuglant. Du sable, partout. Des cris. Je ne savais quels mots choisir. Je ne savais comment lui parler. Il me suffisait de le regarder. Il me fascinait comme seuls les étrangers le peuvent. Mais ici, c'est moi l'étrangère. Dans cet appartement frais où le vent, d'une douceur infinie, soulève les rideaux, ma jupe, mes cheveux, où Simon-Pierre tire les rideaux, fait glisser ma jupe, brosse mes cheveux.

Le crépitement de la pluie, à peine audible. Mes yeux fermés. Nous sommes seuls au monde, dans le petit appartement silencieux. J'ouvre les yeux un instant. À travers la fenêtre, je devine l'ombre bienveillante d'un grand arbre. Ses feuilles tombent, lourdes, mouillées, déjà mortes. Nous sommes à peine éveillés, ce n'est ni le jour ni la nuit, c'est un espace et un temps qui ne sont inscrits nulle part.

Simon-Pierre murmure «Mon Élie,...» comme je dis «Mon île». Et je m'endors d'un sommeil lourd, telle une plume qui vole légèrement, et puis se prend dans l'eau.

\*\*

16 mai 19...

Élie,

Dans cette chambre, sa chambre, nous sommes toujours silencieux, discrets, presque invisibles. Comme morts nous-mêmes. Comme si dans cette pièce, nous ne pouvions être que fantômes. Chambre poussiéreuse. Tu n'y vas plus. Une odeur lourde. J'ai ouvert la fenêtre, un peu, le vent a tout de suite saisi l'occasion pour entrer, frôler les meubles, le lit, les rideaux. L'air lourd du soir, tu sais, juste avant la pluie, qui nous colle à la peau. J'allume une lampe qui éclaire faiblement. Le soleil est déjà couché. Je m'assieds précautionneusement sur le lit, tout me ramène ici, et pourtant comme c'est lugubre, comme c'est gris, pourquoi suis-je ici, assise à sa place? Je cherche. Une réponse. Peut-être que dans la mort, notre mère viendra me donner la clé. Dois-je partir? Vais-je regretter de ne pas t'avoir attendue, si je pars?

J'entends les vagues qui roulent sur le rivage et je ne peux m'empêcher de me dire : maman est morte. Ici, dans cette pièce désertée, c'est toujours le deuil. On sent dans l'air que la température change.

On cogne à la porte. Bastien. Je dis : il va pleuvoir. Il ne répond pas. Il me fait signe de le suivre. Il veut que je sorte d'ici, il n'aime pas l'odeur qui règne dans cette chambre minuscule. Peut-être y aura-t-il un orage ce soir. Peut-être notre maison sera-t-elle secouée, peut-être serai-je moi-même secouée, enfin peut-être y aura-t-il quelque chose d'autre que cette immense fatigue qui me tue lentement, qui cherche à me faire mourir comme ma mère, et toute ma famille, ah je n'ai plus de souffle et je ne sais pas, Élie, si tu as peur de mourir.

Bastien prend ma main, m'attire vers lui, vite, me fait quitter cette pièce qui a l'arôme des morts-vivants, il m'embrasse, il veut que je parte, le puis-je seulement? Dans

ses yeux la déception. La colère. Le tonnerre se déclare. Bastien n'a pas lâché ma main. Tu ne peux pas demeurer ici, me disent ses lèvres. L'éclair illumine son visage. Je ne veux pas qu'il laisse tomber ma main et qu'il parte. La pluie tombe à verse, maintenant. Il reste. Papa n'est pas là ce soir. Julien est enfermé dans sa chambre. Nous nous regardons, je sens que je dois prendre une décision, en ce soir de pluie, Bastien doit savoir, le grésillement de la pluie, ce rythme me rend folle, il ne faut pas qu'il laisse tomber ma main, je sais que je devrais partir. Si seulement tu revenais, Élie, et je sais que je suis un peu folle de t'attendre comme ça.

Quitter cette maison, déjà abandonnée? Il n'y a plus de musique dans le salon, il n'y a plus de voix qui retentissent, ici tout le monde parle doucement, comme s'il ne fallait pas qu'on entende, comme s'il ne fallait surtout pas déranger le sommeil éternel de la morte. Élie, nous sommes assaillis. Par la tempête, par toutes les tempêtes. Nous allons peut-être mourir, nous qui ne sommes pas vraiment morts. Et s'il est une chose dont je sois certaine, en ce soir, précis, où tous les éléments semblent vouloir me maintenir fermement sur ces îles solitaires, dans cette maison familiale, c'est bien que rien ne nous sauvera.

Et j'ai des envies de survie, malgré la sécheresse dans ma gorge.

Claire.

\*\*

*À certains moments, lorsque l'eau se retire lentement des plages, un instant, il y a l'aridité. Rien, à la place de la mer, que du vide. Un vide affolé. Les oiseaux semblent*

*avoir oublié comment et vers où voler. Cela ne dure que quelques secondes. Puis, tout redevient comme avant, la mer avance, pleine, entière, démesurée.*

*Les enfants grandissent. Deux jeunes femmes et un garçon qui ne semble pas vieillir. Son beau visage, lisse comme celui d'un poupon. Son corps, mince, n'a presque pas grandi. Aussi est-il très petit, avec de longs bras vigoureux. Au rythme des grandes vagues, tout près des bateaux, des barques et des voiliers blancs, le trio longe la mer, reste près des îles, s'aventure dans les grottes, sur les falaises. Leurs mains ne sont plus soudées, mais ils ont la même obstination calme et inquiétante sur le visage. Ils font toujours peur aux Madelinots qui n'oublient pas la terrible disparition de leur jeune mère. Happée par les flots, impardonnables. Voilà qu'ils plongent, qu'ils pêchent, qu'ils nagent, les yeux fermés, malgré les méduses, malgré la force de la mer, qui les emmène toujours plus loin, même là où ils ont peur d'aller.*

*Et ils plongent à la naissance du monde, dans une eau qui semble immaculée, intacte de tout crime. Ils se lavent de leur peine et de leur angoisse, mais elle demeure collée à leurs peaux, comme le sel laisse une fine couche blanche après la baignade. Ils sont là, à courir près de la mer, qui ne cesse de rôder autour des îles, et de lécher leurs jambes, leurs corps. Ils se laissent prendre, cajoler, par cette eau qui les entoure entiers. La mer les attire vers elle, de sa brillance sublime, de ses couleurs changeantes, et même le soleil, séduit, se laisse capturer dès son lever, et est englouti à la tombée de la nuit.*

**\*\***

Par delà les mers je suis la même. Je suis Élisabeth Langford, fille de Laure Lebel. On disait qu'elle avait quelque chose de dément dans les yeux. Fille de naufragés. Orpheline de terre. Plantée aux îles, dans cette terre qui s'évapore. Depuis le jour de son mariage, en plein hiver, on dit qu'elle attirait les vents fous. Mille vents qui hurlaient dans les oreilles des Madelinots. Ceux qui brûlent les joues et apportent le désastre. On dit aussi que Laure a mordu ses lèvres, juste avant d'embrasser mon père, de sceller leurs vœux. De se condamner à cette prison de sable. À cette cage d'oiseau. Elle qui n'avait jamais rêvé plus loin que les rocs acérés qui avaient tué des grands-parents lointains, évanescents.

Je suis sa fille. Je suis celle qui a vu. Mes yeux sont si grands, ils n'en peuvent plus de voir. Je suis la première fille. J'ai tout vu, j'ai rêvé de ce passage d'une rive à l'autre.

Je suis Élisabeth Langford, et ne doutez plus de ce que j'ai vu. En cette heure fatidique, je n'ai pas détourné le regard. La mort s'est approchée de moi, tout près de mon corps de jeune fille. Je l'ai sentie. Dès le coucher du soleil, ce fut la fin d'un monde. Les marguerites, dans les petits champs, se fanèrent d'un coup. Leurs boutons et pétales penchées sur le côté, comme pendues.

J'ai posé mon regard sur la mer. Il était changé.

Et je ne peux plus oublier le cri rauque d'oiseaux imaginaires châtiés par le vent.

Je suis hantée par lui.

\*\*



25 juillet 19...

Élie,

Peut-être que je t'écris trop, mais je sens que tout m'échappe. Un instant, tranquille, écrire des lettres. Les mois passent, tout va à une telle vitesse. Îles balayées par les vagues, îles constamment en changement. C'est pour moi insupportable. Bastien va partir. Ça y est. À la fin de l'été, il quittera les îles. C'est lui que je verrai monter sur le traversier. Me quitter. Il ne vient plus à la maison. Il dit qu'il la déteste. Il n'y est pas à l'aise. Le spectre de maman est trop présent, j'imagine. Sans lui, tout autour est plus vide encore. Tout son être me manquera. Il m'effraie, c'est trop vite, il me fait rêver, et si je partais? Et si moi aussi, j'allais vivre à Québec?

Je jette un coup d'œil par la fenêtre, je vois ces falaises si hautes, qui semblent me dire encore une fois que je vais rester ici, qui semblent me dire qu'elles me garderont près d'elles, toujours, je frissonne, je recule. Emma me dit que je ne devrais pas être à ta place, appuyée sur la grande fenêtre, qui était la place de maman avant. Comme pour éviter de subir le même sort que vous. Malédiction. Mais quel sort as-tu subi? Nous ne le savons pas, isolés que nous sommes sur des îles minuscules où tout nous parvient avec grand retard. Papa veut que je reste ici aussi, sinon qui prendra soin de Julien? Personne n'est resté ici *pour moi*. Et ce n'est pas de moi dont Julien a besoin. Ça, je le sais.

Ce soir le vent est presque absent. Il me rend folle, ce vent, même lorsqu'il ne souffle pas. Je crains ce qu'il prépare, qu'il ne défonce la maison, qui est si fragile, qu'il ne perce et ne détruise tout sur son passage, moi y compris. Vite Bastien, vite, pars, éloigne-toi de moi et de cette maison, comme tu le sens, et de ces îles aussi qui te

retiennent. J'insiste : nous sommes déjà tous presque morts. Le vent passe à travers nous, à travers nos corps lessivés, nos corps exténués de ce deuil éternel, nos corps qui se traînent, pareils à des épaves pourries, chaque jour, brûlés, calcinés par ce soleil terrible et puis ce sable qui gruge tout, tout ce qu'il touche.

Je vois Julien, tout plein de ce sable, les cheveux toujours humides de l'eau de la mer, et carbonisés par trop de sel et de soleil, son dos voûté, sa gorge sèche, il ne parle plus, comme s'il n'avait jamais appris à parler, un enfant sauvage qui ne se laisse pas trop approcher. Toi, Élisabeth, tu pouvais le faire. Dans ta voix il percevait quelque chose qui l'attendrissait, et il voyait certainement en toi la mer qui pouvait seule l'enrober et le bercer. Depuis si longtemps, son mutisme terrible. Je m'y suis habituée. Quand il parle, il a la voix grave et rauque que doivent avoir les esprits qui le visitent la nuit. Je sursaute, j'ai peur, dans cette maison où il longe les murs, où il apparaît soudainement, à la lueur d'une chandelle, le regard dur, les épaules carrées, le teint blême, l'air effaré et infiniment vieux des moribonds. Notre père est plus insaisissable encore qu'un faible vent. Je le cherche au port, là où les mâts des bateaux s'élèvent les uns près des autres, hautains, majestueux. J'ai toujours aimé les ports.

Dans la salle de bain dont j'ai fermé et verrouillé la porte, j'ai observé mon reflet dans le miroir, immobile, ce teint pâle, blafard, presque transparent. Élie, Élie, je meurs! Élie, est-ce que la mort est derrière moi, est-ce qu'elle cherche à incruster ma peau, mon corps, mon esprit? Comment faire pour qu'elle ne m'attrape pas aussi? Je voudrais hurler à la mer, elle et ses ondulations féroces. Laissez-moi! Dieux de la mer, aidez-moi! Guidez-moi hors de ces murs d'eau salée qui m'empêchent d'avancer...

Cette mer-là sait beaucoup trop de choses. Elle tient des millions d'âmes en son sein, dont celle, épouvantée, de notre mère. Elle veut la mienne. Aucune lumière d'aucun phare ne me protégera. Élie, reviens vite je t'en supplie, je tremble comme un voilier au centre de la tourmente

\*\*

Mirages. On dit, aux îles, que j'ai tout imaginé. Parfois, même, que je suis folle. J'ai moi-même tant répété ces mots. Parfois, il m'arrive d'y croire. Pourtant, je sais. Je sais que la mer se joue de moi. J'ai bien vu le tressaillement. Ce tremblement de la mort, maintenant en moi. Gravé. Semblable à une cicatrice blanche qui brille au soleil, au creux de laquelle le sable se glisse. J'ai vu ses jambes, puis tout son corps, quitter la terre, aller vers la mer, mais n'être nulle part. Ni sur la terre ni dans l'eau. Entre les deux. Elle a juste disparu, pareille à ces oiseaux qu'on voit s'envoler tout à coup, brusquement, brisant l'enchantement immobile et irréel dans lequel ils se trouvaient.

Les voix des habitants, dans mes oreilles, réunies en une cacophonie sordide. Qui dit que je suis comme elle. Ce jour d'automne trop frais, ce vent qui fait voler mes cheveux. Nous sommes tous là, je nous vois encore, au cimetière. Il y a trop de gens. Vous connaissiez ma mère? Vous saviez qu'elle voulait mourir? Il y a bien une personne qui s'en doutait... une seule, qui aurait vu la détresse teinter son visage, ou bien apparaître dans sa démarche lourde. Claire tient tout le corps si menu de Julien qui n'en finit plus de grelotter, de hoqueter, de respirer à chaque fois comme si c'était son dernier souffle. Mon père se tient plus loin. Les trois enfants, à l'écart devant ce cercueil vide.

Pierre tombale froide et anonyme. Non, elle n'est pas là. Je la déteste. Emma replace mes cheveux, comme pour apaiser l'acharnement du vent. Le bruit de ma robe trop longue qui virevolte, si fort dans mes oreilles. Chuintements. Je n'entends rien mais je sais. J'étais une petite fille mais je sais. Je reconnais cette clameur sourde, autour de moi, comme le bourdonnement des moustiques. C'est la voix des villageois qui me parle. Qui me dit que si je ne quitte pas ces îles, comme ma mère voulait le faire, je mourrai. La brise m'emportera. Suis-je frappée par une malédiction? Je hais profondément tous ces gens vêtus de noir qui ont la pitié sur les lèvres. Je ne crois pas aux histoires de fantômes.

Je suis à Montréal. Il ne faut pas l'oublier. Ces rues bondées, jour et nuit, mes promenades anonymes dans une ville où on ne me connaît pas. Je secoue la tête. Évacuer les souvenirs. Marcher, continuer mon chemin, vivre.

Mais je suis restée là-bas, au bord de la falaise, le vertige dans la gorge, le cœur qui bat trop vite, oui là-bas, à l'autre bout du monde, où tout est coloré.

\*\*

*L'ondée nébuleuse, toute bleue, dérangée par le bruissement d'un petit bateau. La mer qui s'étend indéfiniment, par-dessus laquelle se pose une couche épaisse de brume blanche. C'est comme un rêve, exactement comme il avait imaginé son départ. Le bateau pénètre les eaux, déchire l'homogénéité apparente de la mer. Sous elle, on pourrait voir le fond d'un bateau très petit, qui quitte le rivage, qui se laisse aller vers le large. L'embarcation est enveloppée par l'eau froide et le brouillard du matin. C'est tout juste avant l'aube. Il n'y a qu'une faible bise, qui pousse doucement la barque. Une voile est*

*hissée, qui saisit le premier rayon du soleil. Le cœur du jeune homme bat si fort, il résonne jusque sur l'eau qui tremble avec lui. Vers les vastes mers. Le jeune homme respire à pleins poumons. Il est seul, seul au monde. Que la présence de la mer en lui, jusque dans ses tripes, dans ses veines. Le vent tiède le traverse tendrement.*

*Les îles, derrière lui, configurations souples et rondes, s'effacent tranquillement, comme un oiseau que l'on perd de vue, volant trop haut dans le ciel. Il ne peut que constater l'immense abandon des plages. Le jeune homme se penche vers l'eau, la tête perdue dans une vapeur condensée. Il distingue difficilement son reflet dans toutes ces vagues qui se croisent. Un silence, plus profond que la mer, règne au-dessus des eaux. Le jeune homme croit voir le visage de sa mère, sur une vague frivole qui vite s'éloigne et se dissipe. Vers le ventre de la mer.*

*Au loin, les vagues sont plus coriaces, la mer est plus déchaînée, n'est plus que déploiements d'immenses éclats de vagues qui ressemblent à de gros et épais nuages blancs.*

*Qui ressemblent à la fin du monde.*

**\*\***

Je suis seule, dans le lit. Ma poitrine se soulève, pareille à un mouvement de mer houleux. Je respire difficilement. Hurlements qui se répercutent contre les parois rougies de ma gorge. Ce sont les parois des rocs de grès rouges qui apparaissent dans mon esprit. La mer. Combien de fois l'ai-je priée, suppliée de lessiver, de blanchir tous ces images mauvaises? Tout est demeuré là, presque intact, la peine et la hargne, vivantes.

Aux îles. Je fixais l'océan qui avait gardé ma mère en ses profondeurs lourdes et asphyxiantes. Longtemps, j'imaginai les corps défaits des morts se lever, sortir de l'eau, s'approcher, tendre une main vers moi, nommer mon nom.

Je perdais le souffle.

C'était magnifique.

C'était la brillance de l'eau, la terre vierge à mes pieds, pure. Une plage neuve, chaque matin, pour moi. Je n'aurais pu souhaiter de mort plus douce, plus spectaculaire, et si pleine de sens pour elle. Réconfort : retirer souliers, bas. Laisser l'eau gelée caresser mes pieds, mes jambes. Tendresse inouïe. Un peu de ma mère, là. Mais je ne le disais pas. Les habitants ne devaient pas entendre. Parce qu'on m'aurait crue démente moi aussi. Des heures, des heures entières sur ces plages vides. Pourtant remplies des silhouettes de ma mère portant ses jolies robes. Je le jure, je l'ai aperçue, c'était une fée, un ange, une apparition magique. Ce n'était pas encore un spectre qui a perdu son âme. Maman, pourquoi n'as-tu pas fui ces îles sauvages où la terre se dissémine sous nos pieds? Tu nous a maudits avec toi, maintenant je suis condamnée!

Ici, pas de mer. Une autre vie. Une autre chance. Nouveau monde. Une vie qui ne me semble pas la mienne, mais pourtant, c'est mon nom sur les papiers, c'est mon nom sur les formulaires et c'est mon adresse, à Montréal. Mon nom, et celui de Simon-Pierre, côte à côte. Élisabeth Langford, ce nom qui vient d'ailleurs. Simon-Pierre Roy. Nos bagages, à la même adresse, nos corps dans le même lit. Cet appartement de briques rouges, dans une de ces rues recouverte d'arbres. Notre abri. Un havre. Lorsque j'arrive, j'aime deviner le corps de Simon-Pierre derrière le rideau mince de la cuisine, flottant au

rythme du vent qui entre par la porte moustiquaire. J'aime l'odeur de cet appartement. J'y aime la lumière et les bruits. Surtout, j'y aime et y désire Simon-Pierre.

J'observe autour de moi ces couleurs de terre, et j'hume l'odeur du café mêlée à celle des feuilles mouillées. C'est l'automne et j'ai envie de partir. Avant l'hiver, avant que les eaux ne soient bloquées, le passage fermé.

Je suis un oiseau auquel on a arraché toutes les plumes. Je ne peux plus voler. C'est à cause de ma mère, et de sa folie. C'est à cause de mes rêves, la nuit, mille images de toi, mille personnages qui jouent infiniment, infiniment, ton rôle déchu.

\*\*

27 septembre 19...

Élie,

Cette lettre aura fait un long périple, ma sœur, et sera pleine d'espoir de te savoir en un lieu sûr, et surtout vivante. Ma main tremble. Je suis ici, au bord de la falaise. Je ne suis pas allée en haut. Je me retourne, et vois la maison au loin. Elle me paraît floue, comme si elle s'appêtait à disparaître. On dirait que j'écris une lettre des Liaisons dangereuses, et peut-être cette comparaison qui me vient en tête n'est-elle pas si saugrenue.

Ah, ton retour, comme il m'aura hanté. Finalement tu n'es pas venue et je n'y peux rien. J'aurais certainement voulu te serrer contre moi. J'aurais voulu sentir ton corps contre le mien, et nos retrouvailles comme dans mon imagination auraient été grandioses.

J'aurais hurlé Élie est là! et mon cri étranglé aurait résonné sur toutes les parois de toutes les falaises et les rocs des îles.

Je vais partir et rien ne m'empêchera plus de suivre la course des flots. Je vais voguer sur cette mer qui me connaît si bien, je vais la traverser puis poser mon pied sur la terre ferme, une vraie terre qui n'est pas à la merci des courants fastidieux. Je m'ennuierai certainement des aubes blanches, pures, des aubes pleines de promesses et d'éclats de lumière. Je vais enfin naviguer sur cette mer défendue, me décharger de ce deuil interminable. Je ne vais plus projeter mon regard au loin. Je serai au loin. Ainsi mon esprit s'apaisera peut-être.

Je serai près de Bastien, lui qui a les joues rouges, comme toujours fraîchement colorées par un vent frais. Au moins je ne serai plus au bord du gouffre qui damne les âmes. J'ai pris plusieurs douches, mais je ne suis toujours pas légère, pas lavée, toujours je sens la mort sur moi, et cette peau horrible, bleuie, qu'ont les noyés ne me contaminera pas, je ne la laisserai pas faire, Élie, et j'espère que tu ne m'en voudras pas de n'être pas là pour t'accueillir. Ces îles ont fait de moi aussi une traîtresse qui les abandonne. Le sable dans mes mains, qui s'écoule rapidement, me rappelle tous ces châteaux que nous avons bâtis ensemble, toi, moi, et Julien, trois petits fantômes, les pieds dans l'eau trouble et presque noire qui glace les pieds, les lèvres, le sang.

Tous ces châteaux se sont écroulés. L'eau est toujours noire, noire comme un ciel lourd de pluie, et elle peut bien mouiller mes cheveux, alourdir mes membres, paralyser mon corps, plus rien ne me maintiendra ici sur ces îles multiples, avec ces eaux autour d'elles, voraces et indomptées.

Au fond de moi je t'attendrai encore.



Je m'en vais, le traversier m'attend, c'est moi cette fois.

Je te rassure, je ne suis pas morte, au revoir,

Tendrement, Claire.

\*\*

Je voudrais voler jusqu'aux îles. Mais mes ailes sont brisées. Ma seule réponse est celle, juste et douce, des vers de Nelligan :

*Je sens voler en moi les oiseaux du génie*

*Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris*

*Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,*

*Et que mon cœur râle son agonie.*

Comment pourrais-je retourner chez moi? Je n'ai que cet oiseau prisonnier au fond de moi, qui se meurt. Secoué par quelques spasmes.

Ce n'est pas terminé.

Je peux traverser. Encore. Je sais. Personne ne m'arrêtera. Je n'aurai qu'à fermer les yeux. J'ai déjà traversé une fois. Retourner aux îles m'effraie. Encore ce passage, ces quelques heures irréelles où je suis entre le monde des vivants, et celui, sous-jacent et sombre, des morts. Où je sens que l'eau me donne une force inouïe. Où j'ai laissé mon âme, un matin frais de la fin d'août, lorsque j'ai quitté les îles. On ne voit rien autour, peut-être un dauphin, une baleine. Ou plutôt ma mère, pleine de cicatrices, nageant pour l'éternité dans une eau empoisonnée. Peut-être une barque, un esprit mauvais. Il me fait signe. Ce n'est plus une barque, c'est un tombeau vide.

Je sais la nuit qui s'étend lentement sur la mer. La recouvre, comme on le ferait d'un enfant malade. La mer rugit trop fort. Elle me brûle, elle me lacère les yeux et la peau, et plaque mon corps vaincu contre les rochers. Je signe un pacte, voici mon nom, Élisabeth Langford, et voici le sceau de la mort en moi. Je dois le recracher, le vomir à la mer, lui rendre les relents de mort qui me collent sur la langue et dans la gorge. Je dois régler quelque chose avec la mer. Il y a longtemps que je n'écris plus de lettres ni de poèmes.

Me jeter à l'eau. Un instant ce sera très froid, quelques secondes peut-être, comme des couteaux qui entrent brusquement dans la peau, mais ensuite je ne sentirai plus rien. Rien que la caresse des eaux et des poissons, le flux et le reflux de la marée qui m'emporte. Comme ma mère. Un corps de femme qui coule au fond de l'eau. Qui se dissipe lentement dans toute cette immensité bleutée. Si lentement. Comme ça doit être beau. Cet empire des ondes, c'est cet espace qui me trouble et cherche à me perdre avec lui. Ma mère est là, elle tente de se saisir de moi. J'ai envie de me laisser ensorceler par cette mère-sirène, sa voix grave, ses longs bras effilés qui se referment sur moi.

Cette idée fixe, depuis mon arrivée à Montréal, cette idée qui ne quitte plus mon esprit, qui me hante, comme ma mère me hante, comme l'odeur salée des plages me manque, comme l'air me manque parfois. Quitter Simon-Pierre, nouvel îlot auquel je me suis greffée? Trop de séparations et trop de cadavres. Cela sent mauvais, ici, partout autour de moi, et j'ouvre la fenêtre pour mieux respirer. Je ne sais plus qui j'ai quitté, ni qui je dois définitivement quitter.

\*\*

*Sur les flots, on peut voir ce que l'on souhaite. Chaque lame qui arrive porte quelque chose de différent, selon les regards. On peut imaginer d'immenses navires fastueux. Des naufrages. Des fantômes. Des épaves. Des trésors, même. Ce que l'on veut. La mer peut tout offrir. Des aubes fabuleuses. Faisceaux dorés, projecteurs braqués sur les îles. La mer, caméléon. La mer, au service de tous les rêves et les désirs. Au bord des rochers, le corps chancelant, les yeux braqués sur ces vagues rugissantes, qui viennent cogner, qui viennent détruire, qui viennent gruger. Le souffle coupé, envolé un instant. Le cœur prêt à s'envoler tel un oiseau qui apprend à voler. Vite, il faut poser la main sur la poitrine, et respirer. Déjà, il faut se battre un peu. Contre ce désir de s'y jeter, dans un élan complètement fou. Fascinant sortilège.*

*La mer sait. Devine. C'est pour elle facile. Les peurs, au fond de nous. Celles-ci se manifestent sur les eaux immondes, sur les eaux voraces, courbes, qui emmènent au fond des temps. Ces peurs, dans le creux de ces mêmes vagues qui semblent rouler doucement. Entre les mâts, au loin, brisés par des vents marins. Autour du soleil couché sur des cadavres déchiquetés dans les profondeurs noircies, sales, pleines de poissons aux yeux immenses, globuleux, yeux témoins de la mort à chaque instant, et de sa décomposition éternelle, là, contre les coraux et les planches de bois fendues, couvertes d'algues anciennes. Les peurs sont partout, jusque sur ce sable des bas-fonds sépulcraux, qui lentement enterre à sa façon les morts.*

\*\*

Rester : Simon-Pierre. Son odeur de terre humide. Je l'écoute parler, il me prend dans ses bras. Il dit : Un jour tu retourneras aux îles et je ne te suivrai pas. Alors je dis : Je n'y retournerai pas. Mais je me mords les lèvres.

Partir : le bateau. Le traversier. Il m'attend. Rester là, sur le pont, voir les îles apparaître. Envie de voler. Tendre les bras, si loin, comme les oiseaux. Les yeux, aveuglés par un soleil puissant. Être à sa place à elle, ma mère, aux abords des eaux violentes qui déchiquettent. Être partout où il y a son empreinte. Traces de cadavre dans la maison, partout sur moi et en moi, indélébiles. Comme une tache de naissance gênante. Tous les jours, visions de la mer au loin. J'attends.

Je vis en sursis.

Un soir de pluie, le téléphone. Je sursaute. Mon père. Sa voix rauque, sa voix perdue, sa voix effacée. Julien. Julien est parti. Sur son petit bateau. Mais quel petit bateau? J'imagine des voiles, hissées, déployées même, et je sais que lui s'est envolé. Il s'est offert à la mer. Il a osé. Mon père parle de son fils comme d'un petit bonhomme déjà mort. Livré aux assauts brutaux d'une mer qui ne pardonne rien. Il est avec sa mère, ainsi, jour et nuit, seul avec elle. Et il ne la partage plus.

Une pensée, rapide, presque imperceptible : c'est ce que j'attendais.

\*\*

2 octobre 19...

Élisabeth,

Comme je suis loin, moi aussi. Nous sommes tous si loin. Mon amie Laura est revenue des îles. Elle m'a informée que Julien est parti. Il a quitté la maison? Je frissonne depuis que je l'ai vue. Je ne peux arrêter ces tremblements qui me secouent. Je vois la mer toute grise, submergée, et les vagues qui se battent pour remonter à la surface, qui gonflent, et sont de plus en plus hautes. Où a-t-il bien pu aller? Ma faute. Il y a trop longtemps qu'il est parti. Il ne reviendra plus.

J'ai abandonné mon petit frère, comme tout le monde l'avait fait avant moi, je l'ai laissé seul avec les côtes sauvages, je l'ai laissé se noyer dans des eaux cannibales, emporté par la houle invitante de l'océan, et maintenant où es-tu, petit frère? Je l'imagine sur son bateau, à la dérive, et autour de lui, plein d'oiseaux, comme un cortège funèbre.

Élie, Élie, droite comme les falaises, t'ai-je abandonnée aussi? Dis-moi, dis-moi et répète-moi que tu es bien, et que Simon-Pierre constitue l'île où tu puisses maintenant te poser. J'ai fait erreur, ne retourne plus aux îles, je t'en prie. Comment se fier à ces humeurs changeantes, et surtout à cette soif d'âmes, de corps, ce désir de prendre qui ne sera jamais assouvi?

À Québec, j'ai appris à respirer normalement. Il n'y a plus le délire du vent. Je n'ai plus à me préoccuper de ce vent fou, qui rend plus fou encore. Je prends la main de Bastien, et j'avance.

Je me souviens encore, ce déjeuner, que Julien et moi avions préparé pour toi, était bel et bien notre dernier ensemble. Nous n'avons plus mangé tous les quatre, tu imagines, c'était notre dernière Cène, avant que tu ne partes, et que nous soyons tous entraînés vers la fin. Et maintenant, je suis comme revenue à la vie, ressuscitée, je n'ai plus besoin à ce point de ton retour imaginaire. Plus rien n'est pareil.

Claire

\*\*

L'autobus roule. Son rythme régulier réussit à m'apaiser un peu. Mes yeux se ferment. C'est plus fort que moi. Des images de Julien. Un petit garçon jouant dans le sable. *L'enfant de sable* tourmenté par un vent gorgé de sel. Il y a longtemps que j'ai l'impression de n'avoir plus de frère. Bientôt je serai sur la mer, bientôt, serai-je chez moi? Je ne sais plus ce que cela veut dire. J'ai envie de m'endormir dans cet autobus presque vide. Dès que je ferme les yeux, je me sens perdue. Je ne sais plus où je suis. L'impression de n'être nulle part, perdue en mer, étendue sur une planche de bois. À peine survivante d'une tragédie. D'un engloutissement terrible. Je dérive, c'est une nuit perpétuelle, faiblement éclairée par le halo bleuté de la lune.

Ah Simon-Pierre ! Je suis partie, je suis au bord de l'abysse. J'espérais que tu me tiennes, me retiennes. À deux pas du gouffre. Seule.

Les îles, au loin. Toujours plus loin. Je les devine. Miroitantes sous un soleil éblouissant. Leurs contours ronds, formes attirantes, isolées au sein de l'océan. Terre familière, aride, constamment battue par les flots. Au loin, on dirait une forteresse

subissant des attaques constantes. Elle résiste. Les voilà. Objets de mes désirs : mille îlots rassemblés par de longues dunes élancées. C'est magnifique. Mais mes bras sont lourds. Je ne les ai pas étirés, comme dans mon imagination. Ce ne sont plus les mêmes îles. Soudainement, je ne vois que des îles solitaires, désertées.

Je pose le pied sur la terre ferme. Je titube. Non.

Les minutes passent. Longues, infiniment longues.

Tout va trop vite. C'est sur la terre que je suis étourdie, cette terre qui n'est pas solide et qui menace de m'emporter dans sa dissolution.

Le traversier repart. La vibration, sous moi. Dans ma main, un billet de retour que je plie, à force de serrer si fort. Je n'observe pas les îles s'éloigner. Leur image est en moi. Je suis une exilée, je me raccroche à tous ces poèmes de retour au pays natal et je comprends que ce pays n'est plus le mien, déjà. Bientôt, les îles ne sont plus visibles. Tout autour est bleu, et ensoleillé. Un bref instant, un clignement d'yeux, et je dis adieu à ces plages abandonnées.

Les vagues et l'écume autour du traversier, comme bouillonnantes. Je suis dans un cortège royal. Je suis, tel Neptune, une reine à la proue d'un navire grandiose, un navire de feu, un vaisseau fantôme. Un bateau ivre. C'est ici que je suis bien, sur le traversier, énorme bateau qui résiste à tout. Et ces vers d'Alain Grandbois, qui me reviennent en tête, comme une ultime prière : *Nous nous enfançons droits et purs / Dans l'ombre de la pénombre originelle.*

Non, ce n'est pas une prière, mais un adieu. Le traversier fonce, fend les eaux qui bientôt gèleront avec une puissance impressionnante. Je quitte ces îles qui lentement meurent. Le vent qui me traverse, qui me perce, arrache tous les derniers liens qui me

rappellent ma terre natale. Les eaux s'ouvrent, me portent, dans une pureté, dans cette pénombre originelle.

Simon-Pierre, où es-tu? M'attends-tu dans la chambre et le grand lit bleus? Ici il y a l'embrun. Il me fouette les joues, son parfum m'étourdit. M'engourdit. M'enveloppe. Pourrait m'envelopper pour l'éternité. Me voilà bercée, bercée, enfin. Par la voix d'une mère, peut-être. Est-ce la fin, ou le commencement? Je me suis égarée dans le temps, comme dans l'espace, entre deux terres, en un lieu infini que je ne saurai jamais décrire.

\*\*

*La beauté des îles. Sa fraîcheur. Cette impression, parfois très nette, que toutes les îles nous appartiennent, que toute cette eau nous parle. Que devant les yeux chavirés a lieu quelque magie lointaine. Tous les yeux sont bleus, toutes les peaux sont salées, tous les cheveux sont emmêlés. Bouffées répétées de ce vent délicieux. Le sel se dépose fougueusement sur chaque langue. Le vent est en eux. Il est plus fort qu'eux.*

*Les murmures des habitants sont plus assidus que la course du vent dans la nuit. Ils semblent dire que quelque chose a changé. Comme la mer, qui n'est jamais la même, qui dépose une écume nouvelle sur les plages. Et qui pourtant se ressemble tant.*

*Les trois enfants terribles n'apparaissent plus sur le rivage. La grève paraît déserte, et le bruit des vagues, ses éclats réguliers, se répètent en écho contre les façades rouges, robustes des falaises. Grugées par le vent, elles rapetissent. Elles ne sont plus si hautes. Les habitants ne voient plus les trois enfants, ceux de la femme disparue, les trois fantômes se sont évanouis. Enfin, les habitants respirent, retrouvent le calme de la mer,*



*et oublie les ombres sous les yeux des jeunes éplorés. Le père, invisible, se promène encore le long des rives, où l'eau recouvre faiblement les plages naissantes, transparentes. Les lourds regards débordants de frayeur, ces yeux renversés par le souffle du vent, ceux-là sont partis. Les habitants soupirent, soulagés.*

*Ils effacent vite les silhouettes ombragées, effilées, de leurs mémoires déjà chargées et se tournent vers le lever du soleil, dans un souffle commun, une expiration allégée. Les enfants ne reviendront peut-être plus jamais. Les vagues continuent de se jeter en rafales sur les rochers, de s'infiltrer de force entre chaque grain de sable. De très loin, on peut apercevoir les mâts des bateaux qui semblent danser avec le vent, dans une union brutale mais éternelle. Quelques silhouettes, brumeuses, blanches, se déplacent lentement sur des terres à peine visibles.*

*Matins de couvre-feu* : une écriture libératrice?

J'ai envie de parler... J'ai terriblement envie de parler

Calixthe Beyala, *C'est le soleil qui m'a brûlée*

La liberté est un sujet éculé. Néanmoins, cela n'ôte pas à ce sujet sa valeur, ni son intensité. N'est-ce pas la quête de tout être humain? C'est ce que suggère Tanella Boni dans ses écrits, poèmes et récits, et plus particulièrement son roman *Matins de couvre-feu*, paru en 2005, et pour lequel elle a reçu le prix Ahmadou Kourouma. D'abord, il y est surtout question de la liberté des femmes : pour y accéder, celles-ci doivent briser le silence, et prendre la parole. Pourtant, dans le roman, on remarque que l'atmosphère d'horreur à laquelle nous convie l'auteure contraste fortement avec la poursuite avide de liberté des personnages : ils cherchent à s'exprimer, à penser par eux-mêmes, à agir selon leurs désirs. Ceci peut sembler simple. Cependant, conquérir cette liberté, se battre pour l'obtenir, voilà qui est plus complexe. Dans *Matins de couvre-feu*, les personnages sont, de différentes manières, prisonniers. Ils sont dans l'urgence de se définir en tant qu'individus et en tant que collectivité, dans l'urgence aussi de s'extirper de toutes ces contraintes qui les immobilisent. Ils se tournent vers la parole, mais surtout vers l'écriture, qui devient rapidement un outil, puis une arme. Nous pouvons donc nous demander si l'acte d'écrire, pour ces personnages, mais également pour l'auteure, est libérateur. Apporte-t-il des changements à l'état d'emprisonnement dans lequel se trouvent les personnages du roman?

L'action, dans *Matins de couvre-feu*, se situe à Zambaville, ville fictive d'Afrique, où la terreur règne. Le personnage principal est une femme qui n'est pas nommée, que nous appellerons la narratrice. Cet anonymat permet au lecteur de s'identifier au récit, aux personnages, et rappelle les conteurs et griots, qui «ne parlaient en leur propre nom<sup>1</sup>». Cela permet de penser que cette quête est aussi celle de tous les Ivoiriens, les Africains, et même celle des hommes, des femmes. La plupart des personnages ne sont identifiés que par leurs prénoms : ils n'ont pas de nom de famille, sauf deux d'entre eux, Kanga Ba et Charles Lacle.

---

<sup>1</sup> Madeleine Borgomano, «Les femmes et l'écriture-parole», *Notre librairie* #117, «Nouvelles écritures féminines» 1. La parole aux femmes, avril-juin 1994, p.87.

Cela est voulu : les révélations de ces deux personnages sont capitales afin de comprendre le récit. Le roman raconte une quête identitaire, celle de la narratrice bien sûr, et des personnages du roman. Cela ressemble beaucoup à un récit initiatique, dont l'héroïne principale, la narratrice, est à même de ramener la paix dans son pays. Ainsi tente-t-elle de recréer l'idée d'un équilibre personnel et collectif dans la communauté où elle vit, et dans sa famille.

Le roman débute avec l'assignation à résidence de la narratrice. Arrêtée par Arsène Kâ, le représentant du pouvoir le plus craint dans la ville, elle est confinée dans sa demeure durant neuf mois, le temps d'une grossesse, écrit-elle : « Neuf mois, comme si on m'obligeait à être enceinte d'un enfant indésirable dont je porterais la grossesse tel un véritable calvaire<sup>2</sup> ». Même si cela l'effraie, cette incarcération lui donne le temps de se retrouver, de se rappeler des souvenirs, et les histoires de famille que lui racontait sa mère. Elle couche sur papier ces récits qui lui reviennent peu à peu en tête. Elle rassemble aussi les écrits qu'elle reçoit de certains personnages principaux, comme Énée, son frère, ou Ida, sa belle-sœur. Elle cache ceux-ci dans un coffre, qui est lui-même dans sa chambre, lieu intime et clos, en retrait de l'atmosphère suffocante de la ville. Nous pouvons penser à *Une chambre à soi*, de Virginia Woolf, puisque la narratrice a la chance d'avoir un espace privé, nécessaire à la création. En écrivant, elle peut braver le discours dominant de la ville, c'est-à-dire la loi du silence. Nous pouvons dire que la narratrice arrive à affronter les difficultés que doit surmonter la femme africaine : non seulement a-t-elle sa chambre, mais elle possède sa propre maison et un restaurant, ce qui n'est pas rien. Elle est une femme indépendante et moderne. Pourtant elle est prisonnière de sa maison, puisqu'elle est forcée d'y rester au risque d'être arrêtée ou pire, assassinée. Comme les autres personnages, la narratrice est également prisonnière des lois et conventions établies par la société et les représentants d'un pouvoir dictatorial. En fait, le pays

<sup>2</sup> Tanella Boni, *Matins de couvre-feu*, Paris, Éditions du Rocher/Le Serpent à Plumes, 2005.p. 13. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (MCF).

entier est enfermé dans l'oppression qui le caractérise, et Zambaville fait penser à une grande prison : « Hier, un vendeur de journaux, insouciant, le visage rayonnant malgré la touffeur qui assiégeait la ville à cette heure-là, passa sous ma fenêtre en criant à tue-tête les titres du *Bêtisier des anges*<sup>3</sup>, le quotidien national» (MCF, p.13). Cernée par la chaleur asphyxiante, la ville semble donc être une immense geôle pour les humains, et même pour les animaux : les chiens et les chats aussi sont tenus de respecter le couvre-feu, au risque d'être tués immédiatement. Prison pour tout habitant, Zambaville ressemble à l'enfer, enfer dont cherchent à s'évader, de différentes manières, les personnages du roman. Nous verrons donc qu'il existe différentes prisons, et que Tanella Boni y fait référence dans son roman : il n'y a pas que la cellule à barreaux, qui astreint les personnages : «il faut s'adapter au monde qui nous écrase et brise nos bras et nos jambes qui n'étaient pas déjà libres, enchaînés qu'ils étaient aux lois des familles et des clans» (MCF, p.19). Malgré le fait que, souvent, la narratrice se réfère aux traditions de sa famille, aux traditions africaines, qui viennent la nourrir intérieurement, il lui arrive aussi de critiquer celles-ci. Les contraintes du moment, dans le roman, ne sont que des remplaçantes de celles qui asservissaient les gens dans le passé.

Ida, épouse d'Énée, belle-sœur de la narratrice, est prise dans une forme d'enfermement particulière : elle s'est exilée. Elle est partie loin de Zambaville et de ses violences, mais également loin de son mari avec qui le dialogue a toujours été si difficile. Voilà une barrière supplémentaire : une barrière qui s'installe entre hommes et femmes. Les murs semblent toujours s'élever si haut, comme c'est le cas pour la narratrice, qui, lorsqu'elle habite chez Timothée, est constamment séparée de lui par ce mur qui empêche tout contact entre eux. Les relations personnelles, comme par exemple le mariage, sont parfois considérées

---

<sup>3</sup> Dans le roman, «anges» est en fait le nom que se donnent les hommes au pouvoir, ceux qui tuent, qui font la loi : ils exigent de se faire appeler ainsi. Il n'est donc pas question de véritables anges, mais plutôt d'êtres horribles, totalement à l'opposé.

comme de petites prisons. Ida se dresse contre cette barrière plus intime en envoyant des lettres à la narratrice, sa confidente : ainsi un dialogue s'établit entre les deux femmes au sein de ces lettres, qui constituent un abri pour elles, un espace particulier qui n'appartient qu'à elles, où elles sont libres. Un espace où elles échangent, où leurs deux voix se répondent. Même si les lettres ne se suivent pas, et que ce n'est pas une véritable correspondance, puisque nous ne lisons pas de lettres de la narratrice à Ida, les deux femmes communiquent, se confient. Elles pensent l'une à l'autre et se confortent à l'idée de cet alter-ego, qui est là, quelque part. Cela rappelle le roman *Une si longue lettre*, de Mariama Bâ. Dans ce roman, qui est effectivement une longue lettre, Ramatoulaye, la narratrice, rappelle que l'échange de lettres s'apparente à la pratique de leurs grand-mères «dont les concessions étaient séparées par une tapade, [et qui] échangeaient journallement des messages<sup>4</sup>».

On retrouve donc dans la lettre et les échanges de mots le partage d'une intimité féminine, en plus de références à de vieilles pratiques plutôt traditionnelles. En effet, la lettre, comme espace du privé, qui est ici plutôt l'univers des femmes, constitue pour Ramatoulaye « a private space used as refuge<sup>5</sup> ». Il en est ainsi également pour la narratrice de *Matins de couvre-feu*, qui, parce qu'elle est enfermée et insomniaque, se remémore l'histoire de sa mère. Ensuite, elle décide de l'écrire. Tout comme Ramatoulaye, la narratrice de *Matins de couvre-feu* « has learned to use the written word as a creative tool of self-expression and as a weighty weapon against the patriarchy<sup>6</sup> ». Ces lettres sont le début, pour la narratrice, de cette quête personnelle, familiale et collective qu'elle poursuivra durant les neuf mois d'enfermement. L'épistolaire permet donc à Ida de «libérer sa voix de toutes ces traditions qui [lui] pèsent si lourd sur les épaules» (MCF, p.20). Le fait d'écrire ces lettres à la narratrice, et donc d'avoir

<sup>4</sup> Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, Dakar, 1998, p.7. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (USL).

<sup>5</sup> Mildred Mortimer, *Journeys Through the French African Novel, Studies in African literature*, Heinemann/J. Currey, Portsmouth, NH/London, 1990, p.135.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.147.

un destinataire, qui est aussi une femme, avec qui elle a une relation intime – elles sont belles-sœurs, mais agissent comme des sœurs entre elles – permet à Ida, qui a déjà quitté Zambaville, de se libérer de plusieurs contraintes.

Il y a beaucoup de liens à faire entre les deux romans. La narratrice de *Matins de couvre-feu* et Ramatoulaye, personnage principal de *Une si longue lettre*, ont beaucoup de points en commun. En effet, si la narratrice du premier roman est enfermée durant neuf mois, Ramatoulaye doit vivre son deuil, à l'écart durant quatre mois. Pendant ce temps de réclusion, les deux femmes pourront réfléchir et repenser leurs relations avec elles-mêmes, avec les autres, ainsi qu'avec la société dans laquelle elles évoluent, et ce par leur propre subjectivité, une subjectivité féminine. Elles sont porte-parole de la société de leur génération, en particulier des femmes de leur génération : elles « prête[nt] [leurs] voix à toutes [leurs] sœurs muettes<sup>7</sup> ». Au sein de leurs écrits, elles questionnent la condition de la femme et déplorent le manque de communication entre les hommes et femmes, observé au quotidien.

Ida et Aïssatou font un véritable voyage, un voyage physique, en s'exilant : elles se révoltent contre le système en place, choisissent de partir et elles s'assument. Ramatoulaye et la narratrice de *Matins de couvre-feu* font pour leur part un voyage intérieur. Un voyage dans le temps, où elles retournent dans leurs passés respectifs, où elles explorent leur intériorité. Elles comprennent donc que certaines barrières personnelles et sociales sont lourdes et difficiles à déloger : « Vivre entre quatre murs n'est pas le plus terrible. Ce sont les cloisons intérieures, difficiles à abattre, qui assassinent la vie d'une femme » (MCF, p.170). Prisonniers d'un univers effroyable, mais également des choix qu'ils ont faits – par exemple rester ou partir de Zambaville – les personnages sont démunis, seuls avec les tourments qui les accaparent. La prison, pour les personnages, est donc double : « l'air me manque dans cet espace réduit où tous les monstres de ma mémoire me hantent à longueur de lunes et de

<sup>7</sup> Irène Assiba D'Almeida, et Hamou, Sion, « L'écriture féminine en Afrique noire francophone. Le temps du miroir », *Études littéraires*, volume 4, n°2, automne 1991, p.43.



soleils» (MCF, p.76). La narratrice est séquestrée dans sa maison, ainsi que nous l'avons vu, mais elle est aussi prisonnière de son corps, de sa mémoire, qui la hante sans qu'elle ne puisse rien y faire. L'impossibilité de sortir de la maison a le même effet que tous ces souvenirs qui remontent à la surface : cela l'étouffe. Énée a donc bien raison d'écrire que «chacun [est] emmuré dans sa peine» (MCF, p.246). Le passé, les vieilles blessures, etc., sont comme des murs qui s'élèvent à l'intérieur des personnages.

Frère de la narratrice, ancien enseignant recyclé en chauffeur de taxi – ainsi il se sent plus libre, Énée est arrêté à tort. Il se retrouve en prison avec, entre autres, un autre écrivain : il se rend compte que ceux qui osent simplement s'exprimer prennent beaucoup de risques. On les force à se taire. Pourtant, la seule liberté d'Énée est sa liberté d'expression, qu'il retrouve en écrivant dans ses carnets, qu'il remet à sa sœur à sa sortie de prison, et ce, même s'il doit défier le couvre-feu. Il l'aide à reconstituer une histoire familiale qui commence à peine à se clarifier. Pour lui aussi, l'écriture est nécessaire: «Je raconte cette histoire aujourd'hui parce que je sens qu'elle peut m'aider à continuer à vivre entre quatre murs sordides, difficilement supportables» (MCF, p.264). Il peut donc, en écrivant, sans destinataire défini – mais peut-être au fond savait-il déjà qu'il remettrait ces carnets à sa sœur, et ainsi s'adresse-t-il à elle – survivre, littéralement.

À travers ces genres de l'intime que sont les lettres, les carnets, et le journal, nous lisons le morcellement de l'existence de tous les personnages. Ceux-ci tentent de dominer le chaos, par leurs réflexions, par une reconstruction de leurs mémoires, de leurs existences. Ces formes d'écriture, qui ici rappellent fortement l'autofiction, dénotent un abandon presque total des personnages, qui cherchent à atténuer le puissant sentiment de solitude ressenti – et amplifié par leur éloignement, par exemple pour Ida, ou leur emprisonnement. La structure même des littératures intimes est particulière : elle met le lecteur dans la position de témoin, en installant le récit dans le moment présent. En effet, dans les lettres, par exemple, mais tout

autant dans le journal ou les carnets, le lecteur a l'impression de participer, en quelque sorte, au déroulement de l'histoire : «les personnages disent leur vie en même temps qu'ils la vivent<sup>8</sup>». Les récits, même s'ils sont ponctués de retours dans le passé, semblent se dérouler au moment même où le lecteur lit. Cette instantanéité renforce l'effet d'authenticité et de sensibilité apportés par le personnage qui se livre. Et pourtant, «ce je, c'est toujours un peu [le lecteur] qui l'actualise en le lisant, qui désire et expérimente par lui» (LI, p.138). Ici, cette écriture de l'intime, de la part d'êtres prisonniers, permet d'ouvrir vers quelque chose de plus vaste, vers le monde, vers la liberté, vers la responsabilité d'une collectivité à accéder à cette liberté. Énée, en étant enfermé, laisse son intériorité émerger et s'exprimer. Venant d'une famille où les hommes ne parlent pas beaucoup, ne se confient que très peu, et rarement à une femme, il est peu porté à le faire, et en souffre tout autant que les êtres autour de lui. Pourtant, alors qu'il est emprisonné, il se laisse aller dans cet espace-refuge que constitue pour lui le carnet.

L'enfermement a une connotation négative, selon sa définition première; bien sûr il évoque la réclusion dans un lieu fermé, dont on ne peut sortir sans risques. Nous pouvons aussi penser à des limites, des contraintes qui ne sont pas physiques, et qui empêchent de se développer en toute liberté. Mais ici l'enfermement est plus ambigu, comme nous l'avons vu avec Énée, par exemple. La narratrice de *Matins de couvre-feu*, pour sa part, enferme les écrits dans un coffre : elle les met ainsi à l'abri, en sûreté. Le roman fait donc bien sûr référence à cette double signification, puisque la réclusion des personnages – surtout les trois personnages principaux : la narratrice, Ida et Énée – leur permet aussi de faire une introspection.

---

<sup>8</sup>Sébastien Hubier, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, coll. U, série «Lettres», 2003, p.96. Dorénavant désigné à l'aide du sigle (LI).

La demeure, dans laquelle la narratrice est enfermée, devient un refuge. La chambre, ou la maison, comme espaces privés, intimes, sont donc des lieux idéaux de gestation : là, enfin, les réflexions peuvent éclore et faire leur chemin. Ainsi, un premier pas est fait vers une liberté éventuelle : une prise de conscience personnelle. L'isolement donne l'occasion de penser, et surtout d'écrire. Les nombreuses voix narratives, qui s'expriment à travers les lettres, les carnets, ou le fragment, suggèrent un désir de communication, directe ou indirecte. La narratrice, en se remémorant les récits que lui racontait sa mère, dialogue, de façon indirecte, avec celle-ci. Beaucoup de personnages prennent la parole dans le roman : cette multiplication de voix qui se répondent produit un effet de dialogue intéressant. Un dialogue a également lieu entre l'écrivain et le lecteur. Le roman fait penser aux récits oraux traditionnels en Afrique : toutes ces voix intégrées à même le récit, comme une courtepoinette, rappellent la présence de voix multiples, notamment dans le conte. Le rôle de la narratrice ressemblerait donc à celui des conteurs : c'est-à-dire conserver, raconter et transmettre des récits, récits qui existent déjà. En effet, la narratrice tente de s'approprier une histoire familiale qui est déjà existante également, avec ses mots, en y ajoutant de nouvelles informations selon la réalité à laquelle elle est confrontée. Mais de son côté, elle désire laisser des traces écrites du vécu des personnages, des humains, afin que l'on ne recommence pas les erreurs, afin que les mémoires soient perpétuées, et ne sombrent pas dans l'oubli : «J'ai retenu quelques flashes qui traversent encore ma mémoire. J'essaie de faire un effort pour me rappeler. [...] J'espère que je ne deviendrai pas amnésique au fil du temps qui me paraît bien long» (MCF, p.13), écrit-elle au tout début du roman. La narratrice ne fait pas totalement confiance à sa mémoire. Il est donc plus sûr d'inscrire tout cela sur papier : ainsi elle est plus tranquille, car ses récits ne sont pas perdus, et elle-même n'est pas perdue. Peut-être a-t-elle l'impression qu'écrire, noter ces souvenirs personnels lui permet de réunifier toutes les parties d'elle-même qui semblent constamment lui échapper.

Nous pouvons donc dire que l'écriture joue un rôle important dans le roman : elle s'oppose à l'horreur dans laquelle les personnages sont plongés. Les mots ont un pouvoir particulier, indéniable : «Ida me transportait, par la magie de ses mots» (MCF, p.50). En effet, ceux-ci enchantent, troublent : peu à peu, la narratrice s'appropriera ces mots, le langage, la syntaxe, et par ceux-ci pourra s'exprimer. Toutes ces formes de communication : les mots, l'écriture, la lecture, etc., font revivre l'espoir chez les personnages. Surtout, écrire ou lire aide à mieux comprendre ce qui les entoure : «Les mots de ma belle-sœur [...] avaient fini par m'ouvrir les yeux» (MCF, p.63). L'écriture est un déclencheur, un moteur pour amorcer une réflexion, et éventuellement agir : les lettres d'Ida donnent du courage à la narratrice, et elle aussi se met à écrire son histoire. De son côté, lorsque Énée commence à écrire, il ne peut plus s'arrêter, il a beaucoup à dire : «ce stylo me permet de penser» (MCF, p.275). Avoir ce stylo en main déclenche, d'une certaine façon, la mémoire, ainsi que le goût d'écrire, et voilà que la main ne s'arrête plus. Ce stylo fait même office d'instrument presque magique : il permet de s'évader, sinon de la réelle prison, du moins dans l'imaginaire : «Je dois dire merci à ce crayon qui me fait sortir de ces murs, me fait courir sur les pages de mon carnet de comptes» (MCF, p.256). Bien sûr, le crayon ne lui permet pas de sortir physiquement de sa cellule, mais presque. Il s'en échappe quelques instants, faisant un petit voyage dans ses souvenirs, dans son esprit. Le crayon a donc, dans le roman, des propriétés particulières, comme s'il pouvait permettre de traverser les murs.

Mais ce roman va plus loin. Au-delà de l'effet d'évasion, l'écriture peut être une action. Nous pouvons croire que l'écriture, dans *Matins de couvre-feu*, fait office d'arme. Plusieurs fois, dans le roman, il est question de prendre la parole. Prendre, attraper, mettre la main sur quelque chose. Si nous employons ce verbe, à l'instar d'Irène Assiba D'Almeida<sup>9</sup>,

---

<sup>9</sup> Irène Assiba D'Almeida, «Femme ? Féministe ? Misovire ?», *Notre librairie*, numéro 117, avril-juin 1994, p.49.

c'est pour insister sur le saisissement de la parole, orale ou écrite : il se passe quelque chose de concret. Il y a donc, dès que les personnages écrivent, une prise de position précise, une «prise d'écriture, analogue à une «prise d'armes»<sup>10</sup>». Les personnages semblent prêts au combat, armes en mains. Ils comprennent très bien le risque qu'ils courent : la narratrice cache les écrits dans un coffre, et Énée dissimule sur lui ses carnets, comme des rebelles cacheraient des documents importants, ou encore des armes. Pourtant ils n'hésitent pas très longtemps à prendre la parole, même si celle-ci est morcelée, telle qu'elle apparaît dans le roman. Peu à peu, il faut remettre en ordre ces bribes de mémoire. L'accès à la liberté passe donc par le langage, par une parole qui survient et qui est ensuite écrite.

Alors que Ramatoulaye, dans *Une si longue lettre*, croyait que «le destin [la] surprenait [...] sans armes défensives» (USL, p.118), *Matins de couvre-feu* nous permet d'aller un peu plus loin, de penser aux mots comme à des armes nécessaires pour affronter divers obstacles. En effet, un peu plus loin, Ramatoulaye écrit : «mes mots tombaient difficilement devant mes auditrices [...]. J'avais l'impression d'enfoncer une porte ouverte» (USL, p.128). Elle avait la réponse devant ses yeux, dans sa propre lettre : les mots – les voilà ses armes défensives – l'ont aidée à se protéger. Ils se matérialisent, ils «tombent». Les mots, «si forts» (MCF, p.31), sont lourds de significations; plusieurs fois dans le roman l'auteure fait référence au poids des mots. Ils sont comme des balles qui fusent autour des personnages : «des mots me tombaient dessus» (MCF, p.307), écrit la narratrice de *Matins de couvre-feu*, parlant, comme Mariama Bâ, de mots qui s'abattent sur les personnages. Les mots sont des instruments qui peuvent être pénibles à porter : ils sont une charge, comme une armure l'est sur le dos d'un guerrier. L'écriture, si elle est parfois libératrice, peut également être douloureuse, tout comme ces «souvenirs [qui] éclat[ent] en bombe à présent, [foudroient]

---

<sup>10</sup> *Idem.*

en plein cœur, en plein corps<sup>11</sup>», écrit Boni dans le roman *Une vie de crabe*. En effet, les souvenirs, tout comme la vie quotidienne, semblent éclatés. Comment retrouver un semblant d'unité dans tout cela? L'écriture de Boni est imagée, musicale, doucement rythmée : l'auteure se sert des mots comme armes pacifiques, afin d'être subversive. Utiliser leurs richesses et possibilités est une façon de ne pas se laisser envahir par la folie ambiante, d'agir concrètement contre celle-ci. La narratrice de *Matins de couvre-feu* va donc plus loin que Ramatoulaye, puisqu'elle conscientise tout cela : elle sait que les mots ont du poids, elle sait qu'elle a entre les mains un outil puissant.

L'auteure, de par sa position d'écrivaine, prend parole bien sûr à travers ses personnages, mais également en son nom. L'écrivaine est, comme ses personnages, prise entre deux : «prisonni[ère] d'une parenthèse dont les segments sont, d'une part, le devoir de mémoire et, d'autre part, le cercle de feu, les frontières infranchissables du tabou à nommer<sup>12</sup>». Tanella Boni a fait des choix, mais est tout de même aux prises avec la difficulté de dire une réalité que vivent des hommes et des femmes, même si cela est filtré, si l'on peut dire, par la fiction. Si les mots sont des armes, alors le livre, comme objet, serait «non seulement un champ de bataille, mais aussi un chant de liberté<sup>13</sup>». Un appel à l'aide, à l'espoir, retentissant, puisqu'il peut circuler, être lu, faire réfléchir. Le livre peut s'abattre – comme les mots plus tôt chutaient – sur le silence, une des prisons dont il faut se sortir. Le roman à l'étude, ouvert, laisse toutes les latitudes au lecteur : il «brouille [...] les pistes et laisse au lecteur la liberté de suivre les chemins obscurs de l'authenticité et des chimères, de découvrir, çà et là, des points d'émergence et de clarté de la personnalité» (LI, p.134). En effet, la quête de la narratrice, pleine de réflexions pêle-mêle, de retours dans le passé, de

<sup>11</sup> Tanella Boni, *Une vie de crabe*, Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, Dakar, 1990, p.31.

<sup>12</sup> Isaac Bazié, «Au seuil du chaos : devoir de mémoire, indicible et piège du devoir de dire», *Présence francophone*, numéro 63, 2004, p.33.

<sup>13</sup> Irène Assiba D'Almeida, «"Le mot juste" de Tanella Boni, poétesse de Côte d'Ivoire», *Revue des lettres modernes*, numéros 1544-1548, 2001, p.144.

récits faits par divers personnages, semble incohérente : pourtant, parsemé d'indices et de révélations, le roman laisse le loisir au lecteur de remettre les événements en ordre par lui-même, avec, bien sûr, un peu d'aide. En écrivant, imprimant, et publiant un livre, Boni rend sa parole publique, elle agit au nom de ses concitoyens et surtout, au nom des femmes. Ce faisant, elle augmente la visibilité du roman africain écrit par des femmes : «Suggestive, incantatoire, prophétique ou rebelle, la voix des femmes se lève désormais pour signaler les abus sur la personne des femmes en particulier, mais aussi sur celle des enfants et celle de la société en général<sup>14</sup>». Telle une armée, les voix de ces femmes se lèvent, et attaquent : elles arracheront la parole, s'il le faut, pour se défendre.

Il ne faut pas oublier que l'écriture des femmes en Afrique est encore jeune : en effet, celle-ci débute autour des années 1975. Nous ne sommes pas loin des années 1980; l'arrivée de cette écriture est très tardive. Il ne faut donc pas s'étonner de voir Boni faire partie d'une génération de femmes écrivains qui sont revendicatrices. Son récit est réaliste, comme l'étaient les premiers romans africains écrits par des hommes. Boni tente de développer la quête identitaire déjà entamée dans les romans de ses prédécesseurs, mais avec une voix féminine bien à elle. Dans son roman sont présents des moments du quotidien à travers lesquels les femmes posent des questions plus larges; sont présents aussi des questionnements sur les relations mère-filles, ainsi que sur les relations hommes-femmes. En effet, les femmes africaines écrivent beaucoup sur ce sujet, sur la difficulté, voire l'impossibilité d'établir un contact. À travers ces interrogations, les femmes repensent leur place et rôle dans la société. Pour faire fonctionner celle-ci, il faut d'abord qu'une réelle communication puisse s'établir entre les deux sexes. Les lettres et les fragments de récits présents dans le roman montrent la tentative de communication des personnages avec eux-mêmes, avec un autre à l'intérieur de

---

<sup>14</sup> Irène Assiba D'Almeida, «Femme ? Féministe ? Misovire ?», *Notre librairie*, numéro 117, avril-juin 1994, p.50.

soi; mais cela dévoile autre chose : la fragmentation même des personnages, qui tentent pourtant ce «dialogue impossible» (LI, p.60) entre les hommes et les femmes. Ces derniers semblent toujours devoir faire face à un ou des murs à traverser, à enfoncer, à détruire pour accéder à l'autre, et donc, d'une certaine façon, à soi-même. Ce dialogue, admettons qu'il devienne possible, doit d'abord et avant tout avoir comme but de briser le silence, et confronter les tabous d'une société vue de l'intérieur. Ensuite les femmes écrivains – et c'est le cas pour Tanella Boni – explorent aussi des questions politiques et sociales importantes. C'est pourtant après avoir fait d'abord une introspection qu'elles peuvent se permettre d'aller plus loin, et faire une critique du gouvernement, de la société. Boni, ainsi que les femmes de sa génération, vont donc au-delà de la dénonciation : elles réfléchissent à un monde qui serait différent, nouveau.

Pour y arriver, la femme doit trouver ces mots qui arriveront à briser le silence, à inscrire la femme dans la langue, le texte et aussi dans l'histoire de l'Afrique : «Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l'histoire, – de son propre mouvement<sup>15</sup>», écrit Hélène Cixous. L'acte d'écrire participe donc à un processus de libération, et même un processus de mise au monde. Mais comment trouver ces mots : «Où trouver le mot juste/De la porte du silence<sup>16</sup>», écrit Boni dans un poème. Comment prendre parole, et ainsi pouvoir écrire, s'écrire, débarrassée de toutes contraintes? En retournant dans le passé, avec l'histoire de ses parents, la narratrice semble naître une deuxième fois. Ce retour aux sources lui permet de puiser sa force dans la tradition :

Mes aïeules et toutes les mères avaient pris l'habitude de conseiller à leur fille l'usage du pilon, instrument de cuisine utile et efficace, en cas de nécessité, pour se défendre. Tu vois, je n'ai pas de pilon entre les mains, mais j'ai trouvé une plume... (MCF, p.208-209)

<sup>15</sup> Hélène Cixous, «Le rire de la méduse», *L'Arc*, numéro 61, 1975, p.209.

<sup>16</sup> Tanella Boni, *Il n'y a pas de parole heureuse*, Solignac, Le Bruit des Autres, 1997, p.11.



Alors que les femmes ont tenu balais, chiffons, puis instruments de cuisine, comme le pilon, voilà qu'elles ont un outil bien subversif en main : le crayon! Le crayon – ou le stylo – sert à briser le silence, ainsi que les injustices et violences vécues par les Africains. Déjà, avec Énée, nous l'avons vu, le stylo «permet de penser»; c'est donc un outil – mais un outil créateur – dont on se sert pour s'exprimer, s'affranchir. Tout comme le pilon, qui, à sa façon, est un instrument permettant de créer : il sert à broyer et mélanger des aliments à la main, pour en faire quelque chose d'autre ensuite. Encore aujourd'hui en Afrique, il est beaucoup utilisé. La production de nourriture, à laquelle fait aussi penser le pilon, est aussi importante si l'on pense au restaurant que possède la narratrice, *Le Repas du Patriarche*, nom qui fait également référence au grand-père paternel, qui était surnommé le Patriarche. Il est aussi intéressant de noter que ce mélange d'aliments se fait à la main. Les personnages de *Matins de couvre-feu*, prennent dans leurs mains un crayon, et écrivent. Ensuite, ils combinent leurs écrits, et la narratrice, qui les unit, en fait quelque chose d'inédit. Ces vieux souvenirs, ces histoires passées, réveillées, sont donc mis en commun pour créer quelque chose de nouveau – qui ne l'est pourtant pas totalement. L'usage du pilon et du stylo appelle donc l'idée d'une production, d'une manifestation de vie à venir – la nourriture étant ce qui permet, entre autres, de continuer à vivre – : «C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse<sup>17</sup>», écrit David Diop dans le recueil de poèmes *Coups de pilon*. Avec des chocs, des heurts, on pourra ébranler les vieilles fondations et peut-être en tirer autre chose, une Afrique dissemblable, meilleure, qui sait? Quelque chose de différent est à venir, en gestation, comme l'histoire de la famille de la narratrice, comme l'histoire, peut-être, de Zambaville, qui est à faire, ou plutôt à refaire :

À grands coups de pilons sonores  
De pilons  
Éclatant  
De case en case  
Dans l'azur pressenti<sup>18</sup>

<sup>17</sup> David Diop, *Coups de pilon*, Paris, Présence africaine, nouvelle édition augmentée, 1961, [1956], p.27.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p.33.

Pour recommencer, il faut donner de grands coups de pilons, qui retentiront, qui feront vibrer le sol et les gens. Pourtant, il ne faut pas nécessairement tout broyer, tout effacer, mais plutôt réutiliser ce qui existe déjà – comme elle utilise le nom Patriarche pour son restaurant, pour repartir à zéro, sur de nouvelles bases qui sont toujours inspirées du passé, des vieilles coutumes. Comme les contes aussi, qui sont racontés encore et encore.

Dans le roman, le pilon a été remplacé par quelque chose de très différent, de moderne, de moins violent, aussi : «Je suis en train de transformer le pilon à tout faire en crayon à papier capable de laisser des traces» (MCF, p.19). Ainsi, le crayon permet d'aller plus loin, car il garde les traces de ses combats, si l'on peut dire. Il ne sert pas seulement à défendre ou attaquer : il sert à s'adresser à quelqu'un. Les traces d'encre sur le papier sont comme des liens qui cherchent à se tisser entre les choses, entre les gens : voici la preuve de notre existence, semblent dire ces empreintes, voici qui nous sommes et ce que nous avons vécu, ce qui ne doit pas être oublié. Ces traces sont comme un sceau, imprimé, gravé, qui authentifie notre parcours et nos existences. Puisqu'il permet d'inscrire sur papier, le crayon – et ses empreintes – contribue à la constitution d'une mémoire collective : son travail s'effectue à plus long terme.

Comme toute arme, il faut être prudent lorsqu'on la manie, elle peut être dangereuse : «... les machettes, sur les campus, étaient des outils aussi nombreux que les stylos dans les cartables des étudiants» (MCF, p.314). Comparé à des machettes, qui servent à tuer, le stylo n'a plus la même signification. Celui ou celle qui le prend, prend, en même temps, des risques. Ce passage, où nous lisons une allusion au génocide du Rwanda, montre que si le stylo tombe entre de mauvaises mains, cela pourrait être terrible. Nous voyons ainsi qu'il s'en faut de peu pour que la violence prenne le dessus. En fait, il semble que cela soit déjà arrivé, puisque la violence est omniprésente dans le roman. Une virulence qui se retrouve même dans

les expressions des personnages, comme par exemple ces mots qui foudroient, qui tombent, qui blessent. Pourtant, dans le cas qui nous occupe, les personnages qui prennent la plume le font pour une bonne cause : pour accéder à la liberté. Pour ce faire, doit-on prendre des risques? Être rebelle?

Odile Cazenave, dans l'ouvrage *Femmes rebelles*, affirme qu'un processus de rébellion est à l'œuvre dans l'écriture des femmes africaines plus contemporaine, surtout depuis les années 1980, c'est-à-dire presque depuis l'apparition de l'écriture des femmes. Une rébellion dont elle parle en ces termes :

réflexion sur les mécanismes cachés qui expliquent les déséquilibres croissants dans l'Afrique moderne, et la recherche d'alternatives à certaines questions socio-politiques d'une Afrique post-coloniale stagnante, ainsi que la création d'une voix féministe/féminine propre qui tranche avec l'autorité masculine canonique.<sup>19</sup>

Non seulement Boni décrit-elle, dans son roman, de nombreux déséquilibres, mais elle présente une Afrique contemporaine brisée, blessée, littéralement en sang. Elle remet en question le fonctionnement du pays, de la ville, mais également des hommes en tant qu'hommes : elle interroge leur humanité. Boni aborde de front les questions qui doivent se poser. La narratrice de *Matins de couvre-feu* fait de même : elle ne veut pas se soumettre à ces restrictions insupportables que lui font vivre, à elle et aux autres, les hommes de main du pouvoir. La révolte de la narratrice est plutôt pacifiste, c'est un sentiment violent d'indignation, et de contestation envers ces contraintes. La narratrice ne soulève pas tout un groupe contre l'oppression : elle n'aurait évidemment aucune chance. Elle utilise son stylo, les mots, l'écriture : c'est la voie qu'elle a choisie pour déplorer les injustices et les instabilités du pays.

---

<sup>19</sup> Odile Cazenave, *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1996, p.14.

Boni est également claire en ce qui concerne des solutions éventuelles : briser ce silence, s'exprimer, communiquer. Elle met en scène une narratrice tournée vers l'espoir, vers la vie. La communication est possible, entre elle et Énée : un changement a eu lieu dans la relation homme-femme. Ils apprennent à se parler, à s'écouter, ce qui semble si difficile dans beaucoup de romans africains. Un pas est fait. Si l'introspection féminine, dans le roman, est présente, on retrouve également, peu à peu, l'introspection masculine. Boni fait parler les deux sexes, chacun de son côté, mais également l'un à l'autre. Énée est conscient de ce problème entre hommes et femmes, qu'il vit avec son épouse : cette incapacité à simplement parler : «La parole est en danger. Les humains ne se parlent plus depuis longtemps» (MCF, p.213). Non seulement la communication est difficile entre hommes et femmes, mais elle est difficile entre les humains : chacun semble laissé à lui-même, au sein de cette ambiance de folie qui a les odeurs et apparences de la mort. Chacun est effectivement «emmuré», comme l'écrit si bien Énée, puisque non seulement ils sont prisonniers, limités, mais dans l'impossibilité de s'adresser à l'autre. Voilà pourquoi il offre ses carnets à sa sœur : il amorce le dialogue : «Il avait eu le courage de me parler, lui si taciturne, ami des anges» (MCF, p.237). La narratrice sait tout ce que cela implique : parler demande ici courage et volonté, est en fait une action, une prise de position contre la domination, l'oppression, la violence. Dans la maison, le frère et la sœur sont seuls ; le premier a pénétré l'espace privé, plutôt le domaine des femmes, et la deuxième, de son côté, tente de percer cet espace public. Les difficultés qu'elle rencontre comme propriétaire de restaurant, par exemple, en témoignent, tout comme cette indépendance qui la caractérise : elle est émancipée, sait s'occuper d'une voiture, voyager seule, etc. Presque sans paroles, Énée remet à son aînée ses écrits, ses pensées intimes : une réelle communication pourra avoir lieu. Une relation intime se solidifie, là, grâce à l'écriture. Le changement est infime, mais perceptible dans le roman et c'est ce que Boni cherche à faire : esquisser les premières lignes d'une société en changement.

Boni est donc transgressive, à l'instar de plusieurs de ses collègues écrivaines, puisqu'elle dit ce qu'on ne dit pas habituellement. Sans décrire des scènes abjectes, ou des moments de violence extrême, elle recrée une atmosphère particulière, un climat d'horreur, décrite avec des mots doux et des phrases poétiques. Elle montre que les personnages sont englués dans quelque chose de plus insidieux encore, qui touche leur humanité : un silence terrible recouvrant tout, tel un voile immonde. Écrire un roman qui a toutes les apparences d'une autobiographie est déjà un acte transgressif, surtout dans un pays qui connaît des instabilités politiques et sociétales. Elle se fait un devoir de dénoncer l'oppression constante que vivent ses personnages, espérant être entendue : «Oui, il faut pouvoir trouver les mots pour parler de ce qui ne peut se raconter» (MCF, p.85). Mais comment dire ces atrocités? Comment seulement exprimer ce silence imposé? Boni, ainsi que la narratrice, cherchent constamment à trouver ces bons mots : à les transcrire, les consigner, pour en garder la trace. Pourtant, même lorsque les mots sont trouvés, il y a déception : la peur et la violence sont encore omniprésents dans la ville. Nous sommes donc en droit de nous demander : de ce chaos, peut-il émerger quelque chose de mieux? De ces éléments broyés par le pilon, pouvons-nous créer quelque chose de bon?

L'univers du roman est certes chaotique, tout comme le sont les personnages à l'intérieur d'eux-mêmes. Ils sont pris entre deux : entre leur propre volonté, leur désir de liberté, et ceux d'un régime de terreur. À la fin du roman, tout éclate : Arsène Kâ est retrouvé mort, assassiné par le chef cuisinier de la narratrice. Tout n'est pas réglé, au contraire, car c'est un ami qui a tué, qui est devenu assassin à son tour. Il semblerait même que l'on recommence, d'une certaine façon : «une nouvelle fit l'effet d'une bombe à Zambaville. Arsène Kâ avait été abattu par un de ses hommes. [...] Le plus terrible dans l'histoire c'est que l'homme [...] l'avait refroidi en plein midi [et...] n'était autre que Klo-Bouet, mon chef cuisinier qui, depuis de longues semaines, avait rejoint, sur ordre de Timothée, les rangs de la

Police Parallèle» (MCF, p.310). Timothée, l'homme que fréquentait la narratrice, a vite remplacé Arsène Kâ. Si la nouvelle fait l'effet d'une bombe, c'est qu'ensuite il y aura des conséquences : les bombes détruisent, tuent, laissent des ruines de corps, de maisons... Les personnages continuent d'essayer «désespérément de recoller [leurs] propres morceaux de chair et de mémoire» (MCF, p.311). Déchirés, éparpillés, ils cherchent simplement à remettre en ordre leurs esprits, leurs âmes «en grossesse», qui ne demandent qu'à venir au monde et vivre librement.

La mort d'Arsène Kâ ne change pas beaucoup les choses, comme nous pourrions le penser. Boni, si elle nous présente un personnage plein d'espoir, ne manque pas non plus de nous présenter également le champ de bataille laissé par les hommes qui sèment l'effroi, par les hommes, évoquant toutefois une (re)construction possible. La fin du roman présente un monde déchu, avec des airs de fin du monde :

Les Anges et tous ceux qui leur ressemblent, hommes en armes, femmes au verbe fleuri, savants et gardiens du temple, continuaient de se nourrir du silence de ceux qui n'avaient plus rien à perdre dans un univers où la guerre était la seule source de richesse. Le monde allait oublier jusqu'au nom de Zamba. On se demandait si ce pays, transformé en machine à broyer les humains, existait vraiment. Ceux qui étaient encore capables de rêver – on pouvait les compter sur les doigts d'une seule main, car il n'y en avait plus qu'une poignée – disaient que la vie à Zamba était un cauchemar qui serait vite oublié au réveil. Mais le réveil n'était pas à l'ordre du jour. Pas encore. La nuit restait opaque, profonde, empreinte d'une lancinante cacophonie... (MCF, p.316)

L'auteure termine son roman ainsi, avec trois points de suspension, suggérant que la nuit opaque s'est définitivement installée dans le pays. La fin du roman rappelle donc le début, malheureusement. Ramatoulaye écrit, dans *Une si longue lettre* : « c'est bien la fin de ma réclusion. [...] Fin ou commencement? » (USL, p.104). Nous avons ici l'impression que Ramatoulaye se demande si la suite sera heureuse ou malheureuse. Quel genre de fin aura-t-elle? Est-ce que la libération de sa période de deuil, que l'on peut assimiler aussi à la fin de la

résidence surveillée dans *Matins de couvre-feu*, aura quelque chose de bon? Est-ce un nouveau départ, dans un monde autre?

Serait-il possible que, comme l'écrit Cazenave : «la récurrence du monde apocalyptique [soit un] signe de la novation littéraire<sup>20</sup>»? Et si la destruction laissait place à la reconstruction? En cela, Boni serait rebelle : dans la mise en scène d'un monde déjà en cours de destruction qui est à refaire. Après la nuit vient le matin, puis une nouvelle journée. L'espoir est faible, mais il est présent. On retrouve cette idée chez Ramatoulaye, qui nous laisse sur une note d'espoir dans *Une si longue lettre* : «Malgré tout – déceptions et humiliations – l'espérance m'habite. C'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte et je sens pointer en moi des bourgeons neufs» (USL, p.131). L'idée d'un renouveau qui se bâtirait sur les ruines d'un monde ancien est présente dans les deux romans mentionnés plus tôt. Il y aurait donc, avec l'usage du pilon et du stylo, destruction, puis reconstruction, à l'image du phénix, l'oiseau qui renaît de ses cendres. Pour renaître, il lui faut d'abord mourir. Zambaville, sous l'effet de cette «bombe», est détruite. Et si cette destruction n'était qu'une nouvelle naissance à venir? C'est, entre autres, ce que suggère l'auteure, puisque la métaphore de la naissance est poursuivie tout au long du roman.

Nous pourrions croire que «cet imaginaire de la re-naissance passe donc littéralement par un imaginaire de la naissance<sup>21</sup>». Boni utilise l'image de la femme enceinte tout au long du roman comme métaphore d'une société, voire d'un monde en gestation, appelé à naître, non sans douleur. *Une si longue lettre* présente la fille de Ramatoulaye qui, enceinte, est prête à fonder une famille sur de nouvelles bases, sans les mêmes contraintes sociales et intimes

<sup>20</sup> Odile Cazenave, *op. cit.* p.326.

<sup>21</sup> Christiane Ndiaye, «Récits des origines chez quelques écrivaines de la francophonie», *Études françaises*, volume 40, numéro 1, 2004, p.60.

dans lesquelles a vécu sa mère. Dans le même ordre d'idées, dans *Matins de couvre-feu*, de l'enfermement provient quelque chose de bon, de neuf. Si la fin et le début du roman semblent similaires, il faut en voir la différence ici : dans une prise de conscience qui était absente auparavant. En effet, la maison et la chambre, espaces de gestation et de création, rappellent le ventre de la mère, dans lequel une naissance est à venir, un être se crée. Parallèlement, la narratrice créera cette histoire familiale dont elle n'a que les bribes. À la fin, cette histoire est différente, elle se renouvelle grâce à d'autres informations apportées par les personnages secondaires. Au bout de ce temps, de quoi accouche-t-elle? De quelque chose de neuf? La narratrice écrit qu'elle doit «prendre soin de [s]on âme en grossesse» (MCF, p.19). Nous pouvons donc constater qu'elle change, et que cette naissance à venir n'est autre que l'apparition d'une nouvelle femme. Tout porte à croire qu'elle accouche d'elle-même, en quelque sorte: «[ces écritures de soi sont ] un acte de naissance qui engendre et accouche dans la douleur d'un nouvel être, d'un nouveau partenaire social»<sup>22</sup>. Cet accouchement, s'il en est un, n'est possible que par la création. Ici il est question de mettre au monde une histoire, une mémoire qui sera perpétuée. Cela rappelle donc les conteurs, qui transmettaient les récits. C'est un peu le rôle de la narratrice, dépositaire de toutes ces histoires, gardienne des écrits de ses proches. Ainsi cette histoire pourra être transmise, et renaître elle aussi, chaque fois qu'elle sera racontée.

Donc, l'écriture, dans ce roman, est-elle libératrice? Est-ce que ces écrits ne sont que des bouteilles jetées à la mer? Car, ainsi que la narratrice l'écrit : « Et le feu couvait toujours, sous les cendres» (MCF, p.236). Comme nous l'avons vu, la fin du roman n'est pas optimiste. Pourtant, il y a un effet libérateur à l'écriture, pour les personnages, qui se situe peut-être ici : écrire sur toutes ces horreurs et cette angoisse redonne d'une certaine manière un peu de vie.

<sup>22</sup> Irène Assiba D'ALMEIDA, et HAMOU, Sion, «L'écriture féminine en Afrique noire francophone. Le temps du miroir», *Études littéraires*, volume 4, n°2, automne 1991, p.43.



En effet, Tanella Boni l'écrit elle-même : la «parole poétique est ce baume qui vient apporter un peu de réconfort aux êtres humains, partout où la vie perd son sens<sup>23</sup>». Le baume, posé sur la douleur, n'efface pas cette dernière : cependant il apporte un soulagement. Le fait de coucher sur papier leurs pensées est un exutoire pour les personnages, une libération personnelle. Ils se déchargent d'un lourd fardeau émotionnel sur ces feuillets, carnets, lettres, etc. L'écriture est consolation, elle a un véritable effet thérapeutique, et cela est important. Le crayon remplacerait également le mouchoir : voilà l'objet d'apaisement, voire de guérison, qui absorbe les peines. Une petite barrière a été franchie, et cela est libérateur. Ainsi que l'écrit Ramatoulaye : «...notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur» (USL, p.7). Ce que les personnages écrivent, dans *Matins de couvre-feu*, sont des confidences, dans un flot de paroles qui fait penser à des confessions; ils donnent l'impression de se débattre afin de ne pas se noyer. Ramatoulaye a bien raison : l'écriture est non seulement leur bouée de sauvetage, mais encore plus : c'est l'affirmation de la vie, une affirmation franchement et clairement portée vers le salut de l'homme. En ce sens, le roman interroge le concept même de liberté. Par exemple, les hommes au pouvoir décident de prendre des libertés, de s'en octroyer, même si cela implique des meurtres et autres ignominies. Cette liberté, qui est absolue, qui est prise de force, est évidemment remise en question dans le roman. Dans ce dernier, Boni suggère d'ailleurs de prendre des initiatives pour en arriver à une liberté collective, plutôt qu'à une liberté individuelle. L'auteure, ainsi que les personnages du roman, cherchent plutôt à entretenir la vie en général, que de se préoccuper de leur seule existence. C'est là également que se trouve tout l'espoir qui est insufflé à une narratrice qui, même enfermée, arrive à se sentir libérée.

---

<sup>23</sup> Tanella Boni, «Mes Afriques, mes Ivoires ou de la passerelle au passage...» dans Khal Torabully, *Mes Afriques, mes ivoires*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2004, p.14.

Voilà un beau défi lancé à la littérature, que cette quête personnelle et collective d'une communauté qui cherche à s'émanciper, à vivre. Tanella Boni, à travers ses romans, encourage les gens à s'éveiller, et à agir. C'est un combat qui semble interminable. Combat pacifique, où les stylos et crayons sont des armes à part entière : cette idée fait penser à un conte, un mythe ancien, où le crayon aurait des propriétés surnaturelles, et qui sait, parlerait! Pourtant, dans le roman, le déchirement est bien réel : il faut prendre le stylo, comme on prendrait les armes à mains nues, et se battre pour le droit à la parole, pour la liberté d'expression. Ces hommes, et ces femmes doivent aller quérir cette liberté. Le périple est long : ils doivent passer par une destruction pour ensuite reconstruire quelque chose qui ressemble à un nouveau monde, sur de nouvelles bases; en cela, le roman met en scène un imaginaire de la naissance, ou plutôt, de la renaissance, métaphore qui est omniprésente dans le roman, du début à la fin, et qui constitue l'espoir dans un pays où il y a plus de morts que de naissances.

Les personnages du roman sont donc armés, mais du crayon; ainsi pourront-ils tenter de s'inscrire dans un récit fragmenté qui a tous les aspects des récits intimes, qui est en fait une quête du bonheur, et bien sûr, de liberté. L'acte d'écrire recèle un profond effet libérateur. Le roman en tant que tel devient un lieu de résistance dans lequel la narratrice forme une histoire, celle de sa famille, celle d'un pays qui a soif de liberté, qui refuse de se taire et de se laisser enfermer. Il semble que la société africaine soit à l'image de la condition de la femme, c'est-à-dire en train de se faire, au moment même où nous écrivons ces lignes : il faut laisser ces voix s'exprimer, laisser les stylos déposer l'encre sur le papier, et ainsi marquer les pas, un à un, vers un éventuel changement; laissant se manifester, lentement, les voix et voies de l'avenir.

## BIBLIOGRAPHIE

- BÂ, Mariama, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 1998.
- BONI, Tanella, *Matins de couvre-feu*, Paris, Éditions du Rocher/Le Serpent à Plumes, 2005.
- BONI, Tanella, *Une vie de crabe*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal, 1990.
- BONI, Tanella, *Il n'y a pas de parole heureuse*, Solignac, Le Bruit des Autres, 1997.
- BORGOMANO, Madeleine, «Les femmes et l'écriture-parole», *Notre librairie* #117, «Nouvelles écritures féminines» 1. La parole aux femmes, avril-juin 1994, p.87-94.
- CAZENAVE, Odile, *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1996.
- CIXOUS, Hélène, «Le rire de la méduse», *L'Arc*, numéro 61, 1975, p.39-54.
- D'ALMEIDA, Irène Assiba, ««Le mot juste» de Tanella Boni, poétesse de Côte d'Ivoire», *Revue des lettres modernes*, numéros 1544-1548, 2001, p.141-154.
- Irène Assiba D'Almeida, «Femme ? Féministe ? Misovire ?», *Notre librairie*, numéro 117, avril-juin 1994, p. 48-51.
- D'ALMEIDA, Irène Assiba, et HAMOU, Sion, «L'écriture féminine en Afrique noire francophone. Le temps du miroir.», *Études littéraires*, volume 4, n°2, automne 1991, p.41-50.
- DIOP, David, *Coups de pilon*, Paris, Présence africaine, nouvelle édition augmentée, 1961, [1956].
- HUBIER, Sébastien, *Littératures intimes. Les expressions du moi, de l'autobiographie à l'autofiction*, Paris, Armand Colin, coll. U, série «Lettres», 2003.
- MORTIMER, Mildred, *Women's voice. Journeys through the french african novel*, Portsmouth, NH/London, Studies in african literature, Heinemann/J. Currey, 1990.
- NDIAYE, Christiane, «Récits des origines chez quelques écrivaines de la francophonie», *Études françaises*, volume 40, numéro 1, 2004, p.43-52.

TORABULLY, Khal, *Mes Afriques, mes ivoires*, préface de Tanella Boni, Paris, Éditions L'Harmattan, 2004.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Éditions Robert Marin, coll. Femme, 1951.